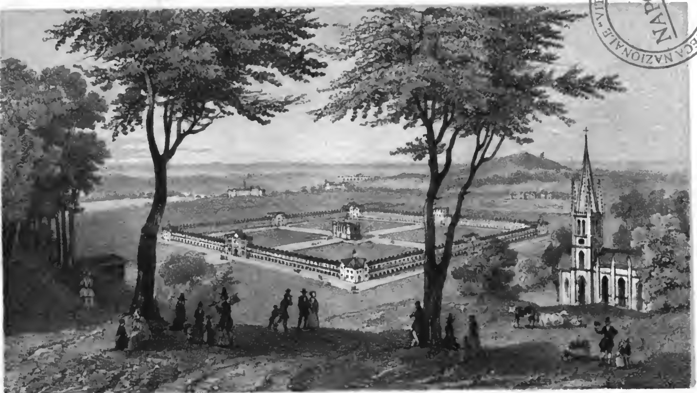




G Muller fils del[t]

Imp par Thierry Freres a Paris



EXPLICATION DU PLAN.

L'objet de l'établissement s'explique par ces paroles de l'Evangile : " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et la justice, et toutes ces choses vous seront données en outre." Les moyens qui seraient employés et l'esprit dans lequel ils le seraient, sont indiqués dans ces deux passages du Livre-saint : " Elevez l'enfant dans la voie qu'il doit suivre, et il ne s'en écartera point quand l'âge lui viendra."—" Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent." — " Gloire à Dieu dans le ciel et sur la terre, paix et bienveillance envers les hommes," c'est le résultat qu'on doit espérer en observant ces divins préceptes.

DESCRIPTION DES BATIMENTS, &c.

Une cour intérieure de 13.76 hectares est formée par quatre rangées de bâtiments, qui se composent de 300 petites maisons pour 1200 personnes, ou 300 familles de quatre membres en moyenne, outre les bâtiments de service et les logements des fonctionnaires. Dans chaque maison se trouvent quatre pièces, dont une de devant et une de derrière, tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage supérieur. Un ménage sans enfants occuperait deux pièces d'un rez-de-chaussée, et les deux pièces de l'étage supérieur seraient réunies à la maison voisine, de manière à compléter six pièces pour une famille nombreuse.

La grande pièce située au-dessus de la porte d'entrée, est destinée aux séances du Comité d'Administration ; les appartements situés à droite et à gauche doivent servir de logement aux membres du Comité de surveillance, à des étrangers, et au secrétaire.

Le pavillon situé à l'angle de la façade et du côté droit, est l'infirmerie, et le logement du chirurgien est placé auprès.

Derrière le logement de l'ecclésiastique est un jardin, avec un chemin qui conduit à la chapelle.(1)

Le pavillon situé à l'angle du côté droit et du fond, renferme une école pour les enfants en bas-âge au rez-de chaussée, une école de filles à l'étage supérieur, et un logement pour la maîtresse d'école, et derrière, un préau pour les récréations.

Le pavillon qui vient ensuite est une salle d'assemblée pour la musique ou tout autre objet non religieux.

A l'angle du fond et du côté gauche, est située l'école des garçons au rez-de-chaussée, une bibliothèque et un salon de lecture à l'étage supérieur, un logement pour le maître d'école, et derrière, un préau pour les récréations.

Le jardin potager s'étend d'un préau à l'autre ; la culture en serait confiée aux enfants, et ferait partie de leur éducation.

La maison du directeur est située en face de l'ecclésiastique.

Le pavillon situé à l'angle du côté gauche et de la façade renferme le magasin, et le logement du garde-magasin est placé auprès.

Le pavillon central renferme une grande cuisine au rez-de-chaussée, et au dessus un réfectoire à l'usage des membres qui ne préfèreraient pas dîner dans leurs logements.

En arrière des bâtiments sur la gauche, se trouvent des ateliers de cordonnerie, de charpenterie, de chapellerie, de serrurerie, &c.; certains états qui n'ont rien de malpropre, tels que celui de tailleur, &c., s'exerceraient dans les logements particuliers.

Plus loin, à droite des ateliers, sont situés les bains et la buanderie.

Derrière la salle d'assemblée et les jardins, se trouve la ferme, le logement de l'inspecteur, &c.

Sur la colline est un moulin dépendant de l'établissement.

L'édifice doit être entouré de 405 hectares de terre ; mais si les agriculteurs se trouvaient en majorité, et que le pays fût bon pour la culture, on pourrait augmenter cette étendue de terrain.

(1) Le principe économique en vue duquel les bâtiments sont disposés, ne répugne pas à la diversité des cultes ; mais comme le nombre des membres de chaque établissement est peu considérable, l'uniformité des sentiments religieux serait fort désirable, afin de former une congrégation.

COLONIE CHRÉTIENNE

DE 300 FAMILLES.

" S'IL NE VOUS PLAIT PAS DE SERVIR L'ÉTERNEL, CHOISISSEZ AUJOURD'HUI QUI VOUS VOULEZ SERVIR, OU LES DIEUX QU'ONT SERVI VOS PÈRES QUI ÉTAIENT AU-DELA DU FLEUVE, OU LES DIEUX DES AMORRHÉENS, DANS LE PAYS DESQUELS VOUS HABITEZ; MAIS POUR MOI ET MA FAMILLE, NOUS SERVIRONS L'ÉTERNEL."

PAR JOHN MINTER MORGAN.

Traduit de l'Anglais.

PARIS,
AMYOT, RUE DE LA PAIX.
LONDRES.
CHAPMAN AND HALL, STRAND.
1846.



Imprimerie de J. Smith, 14 ter, rue Fontaine-au-Roi.

A LORD ASHLEY.

MONSEIGNEUR,

Je viens, d'après la permission que vous avez bien voulu m'accorder, vous présenter le respectueux hommage de mon plan de Colonie chrétienne. Destiné à favoriser l'accomplissement de vos nobles projets, ainsi que la pratique de l'Evangile, pourrait-il paraître sous des auspices plus favorables que ceux du constant ami du peuple, et du protecteur infatigable des enfants du pauvre?

Agréez, Monseigneur, les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. M. MORGAN.

PRÉFACE.

Dans ses phases diverses de barbarie et de progrès, la Société présente généralement à l'observateur cinq états distincts : la vie de chasseur, celle de pasteur, l'agriculture, le commerce et la fabrique.

Dès l'instant qu'il a été reconnu que les nations les plus avancées en civilisation n'étaient pas les plus morales, que leurs vices étaient plus nombreux s'ils étaient moins grossiers, et qu'elles avaient corrompu ou exterminé les naturels de pays à peine découverts, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on ait soupçonné l'existence de quelque vice dans les bases mêmes de la société; et il est bon de remarquer que les auteurs qu'on a vu, de temps à autre, consacrer leurs méditations à l'invention de meilleures formes de gouvernement, étaient les plus éminents de leur siècle par leur rare talent et leur profonde sagesse. Milton lui-même laisse percer ses vues dans l'opinion qu'il exprime sur les œuvres de Platon, de Bacon et de sir Th. More : « Cette noble et imposante fiction que les plus grands génies de leurs siècles, Platon dans *Critias*, et nos deux illustres compatriotes dans l'*Utopia* et la *New Atlantis*, ont choisie, non comme un champ, mais comme un vaste continent où ils pussent déployer la richesse de leur imagination, en enseignant au monde des choses plus précieuses

et plus exactes que tout ce dont on avait eu jusqu'alors la connaissance ou l'habitude. » MILTON, *Apologie de sa jeunesse et de ses premiers écrits.*

On peut y ajouter *l'Oceana* de Harrington et le *Gaudentia de Lucca*, attribué à l'évêque Berkeley. L'évêque Burnet, en traduisant *l'Utopia* de More, a montré qu'il appartenait à la même école.

Quand on voit des auteurs si distingués, et tellement dévoués au bonheur du genre humain, choisir précisément ce sujet pour des œuvres d'imagination, on reconnait combien ils attachaient d'importance à la propagation de leurs doctrines et à la nécessité d'obtenir un assentiment général avant d'arriver à la réalisation de leurs sublimes projets. L'idée n'était pas encore venue d'expérimenter sur une partie détachée de la nation, et de produire à l'appui des nouveaux principes l'exemple d'une société en miniature; mais maintenant que le principe de l'association a été appliqué à une foule d'objets importants, il ne reste plus qu'à s'en servir pour celui qui les dépasse tous en importance, c'est-à-dire pour prévenir comme pour réprimer le mal, pour élever l'homme dans la bonne voie, comme pour le corriger dans la mauvaise, et de nombreuses maladies physiques et morales disparaîtront de la société.

Un auteur moderne a fait remarquer que l'idée de former une race d'hommes d'élite est entrée pour peu de chose dans les constitutions politiques, et que l'invention s'est plutôt portée sur la matière que sur l'esprit. « On a élevé, dit-il, d'imposants édifices; la terre a gémi sous le poids des pyramides et des palais; mais l'idée de former des intelligences et des caractères d'un ordre plus élevé s'est à peine

offerte à l'esprit de l'homme d'état le plus aventureux. » Le docteur Southey fait observer que « les anciens législateurs comprenaient toute la puissance de la législation; mais qu'aucun des gouvernements modernes ne semble s'être aperçu que l'homme est comme de l'argile dans les mains du potier.» Peut-être le législateur moderne a-t-il la conscience de cette vérité; mais il se trouve dans des conditions moins favorables, ne pouvant abolir d'antiques institutions pour réformer la société, et ayant à lutter contre des difficultés inhérentes à la complication d'une machine sociale, dont les fondements ont été posés dans un siècle beaucoup moins éclairé, et qui a été construite par parties, à différentes époques, sans plan arrêté et suivant les besoins du moment. Or si l'on formait une communauté distincte de trois ou quatre cents familles, on pourrait puiser dans l'histoire des leçons pour le choix des institutions qui leur seraient données, et ajouter à ce que nous a légué le génie de la Grèce, les découvertes et l'expérience des siècles suivants; enfin, lorsqu'à ces avantages se joindrait le flambeau du christianisme qui seul suffit pour nous guider, il faudrait quelque désordre extraordinaire pour que peu à peu le caractère général de cette réunion d'individus ne subît une transformation satisfaisante. (1)

Des signes providentiels se manifestent même dans les

---

(1) L'idée de l'établissement projeté n'est pas nouvelle; on la trouve exposée dans une brochure intitulée *A College of Industry for* 300 *poor fellows* (Communauté industrielle de 300 pauvres), publiée par John Bellers en 1696, et citée par Sir Morton Eden dans son grand ouvrage sur les Lois des Pauvres.

progrès de la société ; car les événements de ce monde offrent de remarquables coïncidences : l'art de l'imprimerie parut peu de temps après la réforme, et vers l'époque où des perfectionnements introduits dans les machines ont mis l'homme en état de subvenir plus facilement à ses besoins, et lui ont donné le loisir suffisant pour perfectionner ses plus nobles facultés, les méthodes d'enseignement et la connaissance de l'esprit humain ont fait également de grands progrès.

L'auteur ne saurait terminer cet avant-propos sans offrir l'expression de sa reconnaissance aux ecclésiastiques qui lui ont fait l'honneur d'examiner son projet, en l'encourageant à le poursuivre, et particulièrement aux ecclésiastiques et aux laïques de Londres qui ont bien voulu l'éclairer de leurs sages conseils et l'aider dans la rédaction des statuts.



COLONIE CHRÉTIENNE.

Qu'en revanche il éclate quelque part un grand développement d'intelligence et qu'aucun progrès social n'y paraisse attaché, on s'étonne, on s'inquiète. Il semble qu'on voie un bel arbre qui ne porte pas de fruits, un soleil qui n'échauffe pas, qui ne féconde pas. GUIZOT.

Tempore crevit amor qui nunc est summus habendi;
Vix ultra, quo jam progrediatur, habet.

Que dans un des empires les plus riches, les plus puissants et les plus vastes du monde, dans un de ceux qui occupent le premier rang dans la littérature et la philosophie, ainsi que dans les arts et les sciences; que dans un empire qui se distingue entre tous par la piété et la charité de ses ministres de la religion et par le zèle et le nombre de ses saints missionnaires, qui répand dans tous les pays des bibles et des traités innombrables, et proclame la bonne nouvelle de l'Evangile jusqu'aux confins du globe;—que dans un tel empire, et au dix-neuvième siècle, on tente de poser les bases, et de tracer les règles d'une association chrétienne, c'est une entreprise qu'il peut sembler difficile de justifier. Mais ne sont-ce point des motifs suffisants, que cette pauvreté extrême, ces cruelles souffrances, cette démoralisation, cette effrayante misère qui s'étendent de plus en plus et que les volumineux rapports

du parlement constatent d'une manière trop certaine? Une anomalie si extraordinaire ne peut avoir sa source que dans des erreurs dont les profondes racines s'étendent au loin.

Combattre une erreur, lorsqu'il suffit pour la dissiper de proclamer la vérité contraire, c'est souvent une lutte inutile, longue et pénible; mais il peut arriver que l'on n'ait point d'alternative; que par exemple on s'efforce, non de proclamer des vérités d'invention récente, mais d'appeler l'attention sur celles qui sont reconnues si vraies, qu'elles sommeillent dans l'intelligence, mêlées avec les erreurs les plus manifestes et les plus décréditées; il peut arriver que des vérités de ce genre, bien que répétées par routine pendant l'enfance, solennellement énoncées dans le service divin et dans les prières qui précèdent les délibérations du sénat, proclamées enfin dans les plus solennelles occasions, semblent tellement banales et puériles, dans des circonstances ordinaires, qu'elles n'obtiennent qu'indifférence ou dédain.

Toutefois, lorsqu'on s'efforce de démontrer la fausseté de systèmes choquants et contraires à ces importantes vérités, il peut arriver que les auteurs et les partisans de ces systèmes croient de leur honneur de les défendre, et l'attention du public se trouve alors attirée sur des discussions d'un intérêt essentiel pour le bonheur général.

De tous les préjugés qui empêchent de saisir la vérité morale et les lois de la justice, les plus tenaces et les plus répandus sont ceux qui doivent leur naissance à l'école moderne d'économie politique, école qui a l'art de bouleverser nos règles de morale, de présenter la religion sous un faux jour, et de paralyser les efforts des hommes d'état à une époque où l'énergie et la sagesse sont le plus nécessaires dans

les conseils d'une nation regorgeant de richesse, quoique aux prises avec toutes les horreurs de la pauvreté. Tant que des erreurs funestes pour toute amélioration réelle seront proclamées comme des vérités incontestables, du haut des chaires de Cambridge, d'Oxford, et des autres universités, pour être ensuite soutenues par une société nombreuse qui compte parmi ses membres les hommes les plus actifs des deux grands partis politiques, qui osera révoquer en doute la véracité de leurs oracles? Et il ne reste au Christianisme qu'à pleurer sur le sort des petits enfants qui sont emprisonnés dans des manufactures malsaines pour y travailler douze heures par jour, du moment que le pouvoir législatif a décidé gravement, que si la durée de leur travail était abrégée, c'en serait fait de la grandeur et de la gloire du pays! (1)

Une pareille décision révolte le sens commun, et il est temps de soumettre à un rigoureux examen les prétentions d'un système qu'on voudrait élever au rang d'une science. Bien qu'on voie figurer, parmi ses partisans, des hommes

(1) « La proposition de mon noble ami serait funeste pour les intérêts des classes laborieuses et pour la prospérité de notre commerce.» — « Une imprudente décision peut avoir promptement pour résultat la ruine du pays.» Discours de Sir J. Graham sur la motion faite par Lord Ashley pour limiter à dix heures par jour le travail des enfants dans les manufactures. (15 et 18 mars 1844.)

Dans son discours sur une motion semblable, lord Brougham déclara qu'il pouvait dès lors prédire à ses collègues que la question aboutirait plus tard à savoir si dix heures de travail devaient être payées comme douze ; que si un pareil principe était admis, c'en serait fait à l'instant du bénéfice du manufacturier.

dont le nom fait autorité, on pourrait, si parmi les vivants on manquait d'adversaires à leur opposer, en trouver parmi les illustrations du passé qui ont défendu des principes plus élevés, dont l'érudition et le génie ont subi l'épreuve des siècles, et auxquels ni les anciens ni les modernes n'ont de rivaux à opposer.

Adam Smith, qui est, de l'aveu de tous, le fondateur de l'école moderne, a obtenu l'éloge suivant de l'économiste le plus fécond, le plus capable et le plus éloquent de nos jours, de celui qu'on cite le plus fréquemment comme une imposante autorité dans les questions de ce genre :

« Enfin Adam Smith, notre illustre compatriote, publia en 1776 ses *Recherches sur la Richesse des Nations*, qui exercèrent sur l'économie politique une influence égale à celle de l'*Essai* de Locke *sur la Philosophie*. La science y fut traitée pour la première fois dans tous ses développements, et les principes fondamentaux sur lesquels repose la production de la richesse, furent posés de manière à braver les subtilités de la critique. Contrairement aux économistes français, le docteur Smith démontra que le travail est l'unique source de la richesse, et que ce qui la fait ménager et accumuler, c'est le désir d'accroître sa fortune et de s'élever dans le monde, désir qui nous vient dès le berceau et qui ne nous quitte qu'au tombeau. Il démontra que le travail produit la richesse, lorsqu'il est appliqué au commerce et aux manufactures comme lorsqu'il l'est à la culture de la terre. Il indiqua les divers moyens par lesquels on peut rendre le travail plus efficace, et exposa d'une manière admirable comment on accroît prodigieusement sa puissance en la divisant entre différents individus, et en employant la richesse accumulée ou le capital à des entreprises industrielles. Il démontra que la richesse ne consiste pas dans l'abondance de l'or et de l'argent, mais dans celle des objets de nécessité, des commodités et des jouissances de la vie humaine; qu'il est toujours d'une bonne politique de laisser les individus faire leurs affaires comme ils l'entendent, et qu'en exploitant des genres d'industrie avantageux pour eux-mêmes,

ils en exploitent nécessairement d'avantageux pour le public.» (MACCULLOCH, *Principes d'Economie politique.*)

Les vérités énoncées dans ce passage étaient familières à tous les penseurs longtemps avant la venue d'Adam Smith, et quant aux erreurs, elles viennent évidemment de ce que la nature humaine est envisagée sous un étroit point de vue qui ne permet pas de reconnaître la possibilité de la perfectionner par une éducation bien entendue : lors même qu'elle ne serait pas aussi parfaite qu'elle pourrait l'être aujourd'hui, n'a-t-on pas de nombreux exemples de peuplades et de nations qui se livrent assidument au travail, sans avoir en vue, ni la richesse, ni aucune distinction individuelle?

Enoncer que le travail est la source de la richesse, lorsqu'on l'applique aux manufactures comme lorsqu'on l'applique à la culture de la terre, et que la division du travail facilite et accroît la production, ce n'était point faire une nouvelle découverte. En séparant l'économie politique d'intérêts plus élevés, on a donné une importance exclusive, et sans fondement, au principe de la division du travail; on en a virtuellement sanctionné l'application incessante à la production de la richesse, sans s'inquiéter des souffrances des producteurs, et on a réellement diminué la somme de richesse produite. Une Revue contenait, il y a quelques années, le passage suivant qui peut être encore exact aujourd'hui :

« Il existe à Warrington une fabrique d'épingles dans laquelle se trouvent quinze métiers à faire les têtes. Chaque métier est occupé par quatre individus, enfants pour la plupart, qui travaillent assis; de la main droite, ils placent l'épingle sous le marteau, et la retirent de la main gauche, pendant qu'avec leur pied ils font mouvoir la marche qui soulève le poids de 14 *pounds* (environ 7 kil.). Ces pauvres créatures

travaillent ainsi depuis six heures du matin jusqu'à huit heures et demi ou neuf du soir, et on ne les laisse ni causer entre eux, ni lever leurs yeux de leur ouvrage. Il y a de ces jeunes esclaves qui n'ont pas huit ans, et d'autres pas même sept.»

Le fabricant d'épingles peut refuser d'occuper l'impotent, l'enfant maladif, ou l'ouvrier usé par le travail, pour prendre successivement à son service les hommes les mieux constitués; il peut, en leur donnant un misérable salaire, vendre ses épingles à plus bas prix; mais son gain est une perte pour la société; car le public est contraint de venir au secours des individus éconduits, et ceux-ci ayant cessé de produire, causent un double déficit dans le montant de la richesse publique.

Personne ne doute des bons effets qu'aurait la division du travail sous une direction sage et bienfaisante, tandis que, faute de règles convenables, elle exerce une funeste influence, non seulement sur la santé du peuple, mais même sur les facultés intellectuelles d'individus des classes plus élevées; l'esprit se rétrécit en se concentrant sur un seul et même objet, et il devient incapable d'embrasser de plus vastes questions.

Le dentiste et l'oculiste sont arrivés, en portant toute leur attention sur l'objet de leur art, à des connaissances plus positives qu'on n'en pouvait avoir, lorsqu'un même homme exerçait plusieurs professions à la fois, lorsque les fonctions du ventouseur et du dentiste étaient confondues avec celles du perruquier de village, lorsque des ecclésiastiques étaient chanceliers ou commandaient des armées; mais en divisant et en subdivisant les travaux de l'esprit, on s'est ôté le moyen de le développer et de le for-

tifier par un large et solide ensemble de connaissances générales. (1)

Les remarques suivantes sur la science universelle sont applicables à la manière d'étudier, et conformes aux procédés naturels. L'enfant parcourant des yeux l'horizon qui l'entoure, commence par s'intéresser aux individus ; mais les détails fatiguent son attention, jusqu'à ce que sa curiosité soit plus vivement excitée par telle branche de science, pour laquelle il a le plus d'aptitude, et alors le travail d'analyse devient pour lui un plaisir.

Mais comme les divisions des sciences ne ressemblent point à des lignes différentes qui forment un angle en se rencontrant, mais à des branches d'arbres qui tiennent à un seul et même tronc, il faut d'abord que nous établissions une science universelle qui donne naissance aux autres, et que nous parcourions comme une grande route, jusqu'à ce qu'elle se divise en plusieurs autres. Cette science, que nous appellerons *philosophia prima*, n'en a point qui lui soit comme parallèle, et diffère de toutes les autres plutôt par ses limites que par son objet, puisqu'elle ne traite que des points capitaux. BACON.

Les personnes qui ont des occupations sédentaires, ne

---

(1) Pendant que ces divisions secondaires se multiplient de nos jours, il en est une grande des anciens temps, qui, fort heureusement, s'efface avec une égale rapidité ; car on voit s'amoindrir considérablement la distinction qu'on établissait entre une poignée d'hommes qu'on supposait uniquement nés pour la pensée, et une foule d'autres qu'on réputait uniquement nés pour les travaux manuels ; on ne doute plus aujourd'hui que le pauvre petit enfant qui mendie au coin d'une ruelle, mourant de faim et couvert de haillons, ne puisse être doué de facultés aussi précieuses que tel savant professeur, dont les trompeuses théories tendent à perpétuer cette affreuse détresse.

s'en acquitteraient pas avec moins d'habileté, parce que chaque jour elles se livreraient pendant quelques heures, en plein air, soit à des travaux agricoles, soit à quelque autre occupation active. L'homme d'étude n'aurait l'esprit ni moins vif, ni moins pénétrant pour l'objet de ses méditations, parce que de temps à autre il lui arriverait de fixer son attention sur d'autres branches de la science, qui lui feraient apercevoir leurs rapports mutuels et le jour qu'elles se communiquent réciproquement.

C'est à ces opinions isolées et exclusives qu'on doit attribuer jusqu'à un certain point la séparation des réformateurs en trois classes, qui s'occupent, l'une du spirituel, une autre de l'intellectuel, et l'autre du physique; car du moment qu'on a réduit à ces minutieuses subdivisions, non seulement le travail manuel, mais même le travail d'esprit, chacun choisit, dans l'édifice si compliqué de la société, une petite partie qui absorbe toute son attention, et à laquelle il en sacrifie une foule d'autres également essentielles pour une parfaite organisation; aussi voit-on les esprits les plus puissants dans l'origine, devenir incapables de vues générales et de vastes pensées. A l'époque où les partisans de l'enseignement religieux et ceux de l'enseignement laïque ont mis à exécution leurs plans de réforme, en fondant des églises et des écoles, les deux parties n'ont pas assez fait pour le bien-être physique du peuple; ils en ont abandonné le soin à la tendre sollicitude des économistes, et il se trouve qu'après vingt ans d'efforts extraordinaires pour répandre l'instruction religieuse et profane, la corruption et les crimes n'ont fait qu'augmenter.

Lorsqu'on reconnaitra que l'homme se compose d'un

corps aussi bien que d'une âme, lorqu'on observera la vieille maxime *mens sana in corpore sano*, alors on comprendra mieux la nécessité de donner ses soins à tout ce qui est essentiel pour l'éducation religieuse. Nous ne pouvons, en ce qui concerne nos devoirs envers nos semblables, servir Dieu autrement qu'en préparant le sol pour la semence de sa parole ; le Sauveur ne négligeait jamais de le faire, lui qui pouvait davantage, tandis que nous, qui ne pouvons guère rien de plus, nous en faisons fort peu de cas. Est-ce à l'époque où la Providence a récompensé les savants de leurs recherches, en leur dévoilant des secrets pour faciliter et abréger le travail de l'homme, que l'on devrait voir, non-seulement l'ouvrier soumis à un travail plus opiniâtre et moins rétribué que jamais, mais encore des enfants en bas âge subissant du matin au soir un emprisonnement funeste pour leurs mœurs et leur santé? Et comme s'il ne suffisait pas d'outrager ainsi la nature en les privant de l'exercice agréable et salutaire dans la campagne, il a fallu que la loi vînt elle-même arracher ces innocentes victimes à l'insatiable tyrannnie de la concurrence! (1)

(1) Rien n'est plus injuste que d'imputer aux fabricants les inconvénients du mode actuel de production, comme le font des écrivains de parti. Sous l'empire de la concurrence, il faut nécessairement que le travail soit à bas prix; car si un fabricant le payait plus que les autres, il ne placerait point ses marchandises, et serait, ou ruiné, ou contraint de s'arrêter. Il y a d'ailleurs des fabricants fort éclairés qui s'intéressent sincèrement au bien-être des classes laborieuses, et s'occupent avec sollicitude de l'éducation des enfants du pauvre. Il est aussi injuste de les accuser à cet égard, qu'il le serait de taxer un général de cruauté, parce qu'il conduit ses soldats au combat.

Le professeur d'économie politique à Oxford, M. Travis Twiss, paraît suivre les mêmes errements que ses prédécesseurs; dans les deux leçons de son cours de 1844, qui concernent l'emploi des machines, il en discute les avantages et les inconvénients sous l'empire de la concurrence actuelle, et se garde bien d'indiquer à la science un but plus noble et plus charitable : mais les doutes qui existent sur la valeur réelle de cet emploi, prouvent suffisamment combien il est mal dirigé. M. Twiss fait entr'autres l'observation suivante :

« Les faits qui se trouvent rassemblés dans les rapports présentés au Parlement, démontrent que l'emploi des machines n'a pas pour effet de diminuer les salaires, mais au contraire de les augmenter, en mettant l'ouvrier à même de faire plus d'ouvrage dans le même espace de temps, et en réduisant le prix des marchandises premières. »

Si les commissions d'enquête ne se sont occupées que du taux des salaires dans les manufactures, leurs conclusions n'ont point de rapport avec l'effet produit par les machines sur la valeur générale du travail. Un industriel muni d'un brevet d'invention, et les ouvriers qu'il occupe, peuvent tirer du profit d'un monopole qui prive de travail des milliers d'individus, et le grand capitaliste peut, avec des machines perfectionnées, payer des salaires élevés, tout en vendant ses produits à un prix assez bas pour ruiner le fabricant qui a moins de ressources, et ôter à un grand nombre d'individus leur occupation habituelle; d'où il résulte que ceux qui ont de quoi s'occuper régulièrement, sont les seuls qui profitent d'une réduction de prix.

On a calculé que l'emploi des machines pendant les cin-

quante dernières années équivalait au travail de plusieurs centaines de millions d'hommes. Toute réduction dans le prix d'une marchandise est précédée par une réduction dans la valeur totale du travail, ou dans le coût de la production, dont les travailleurs ne trouvent pas la compensation dans le bon marché de l'article.

M. Porter expose, dans son livre des *Progrès de la Nation*, qu'en vingt-quatre ans de paix, la richesse du pays s'est accrue de huit cents millions de livres sterling, et que cependant les salaires n'ont pas cessé d'aller en décroissant pendant la même période, malgré quelques fluctuations.

M. Travis, faisant valoir les avantages des machines, cite le passage suivant d'un Rapport sur les Manufactures, comme une découverte importante de M. Senior :

« Les effets du travail dans les manufactures ont produit sur nous tous une impression favorable à laquelle nous ne nous attendions pas. Je n'ai jamais vu d'ouvriers mieux portants et mieux habillés que ceux qui travaillent dans les fabriques situées dans les campagnes. Les filles surtout ont meilleure mine que celles qui travaillent aux champs. »

En écrivant ces lignes, M. Senior remplissait ses fonctions de commissaire; mais en les insérant dans une leçon adressée à des jeunes gens qui deviendront peut-être les législateurs du pays, on ne tend guère à leur inspirer de l'intérêt pour les souffrances de pauvres enfants condamnés à un emprisonnement perpétuel et à un travail fatigant.

On ne peut lire les écrits des économistes sans être convaincu de leurs bonnes intentions; mais leurs spéculations

tendent malheureusement à confirmer la société dans ses plus déplorables erreurs.

Combien il serait préférable, pour les véritables intérêts de l'humanité, que l'on nourrît, dans les cœurs de la génération naissante, des sentiments de ce genre :

« Telle est d'ailleurs la noble nature de l'humanité, qu'elle ne saurait voir un grand développement de force matérielle sans aspirer à la force morale qui doit s'y joindre et la dominer ; quelque chose de subalterne demeure empreint dans le bien-être social, tant qu'il n'a pas porté d'autres fruits que le bien-être même, tant qu'il n'a pas élevé l'esprit de l'homme au niveau de sa condition. » GUIZOT.

Il nous reste à examiner un autre principe, dont la découverte a valu les plus grands éloges à Adam Smith, et qui n'est pas le moins prôné par les économistes du jour ; c'est le fameux système du *laissez-faire*.

Dans tous les quartiers les plus fréquentés de Londres, dans les grandes rues comme dans les plus petites, on trouve deux ou trois établissements qui rivalisent de splendeur avec les temples consacrés au culte divin ; ces magnifiques édifices, bien chauffés et brillamment éclairés, ont des attraits irrésistibles pour la foule des malheureux qui sortent grelottants, demi-nus, mourant de faim, de leurs logements froids, sombres et miserables ; ils se précipitent en foule dans ces palais, cherchant l'oubli momentané de leurs chagrins dans une excitation perfide, qui ne fait qu'ajouter à leur désespoir et à leur misère. (1) Il est assez difficile de comprendre com-

( ) On rapporte qu'à Tahiti les missionnaires sont parvenus à faire si bien sentir aux naturels les bons effets de la tempérance, que les chefs ont défendu par une loi de faire aucun commerce avec les étrangers qui offriraient en vente des spiritueux.

ment les distillateurs, qui « font leurs affaires comme ils l'entendent, exploitent une branche d'industrie avantageuse pour le public. » La même observation s'applique aux personnes qui tiennent des maisons de jeux ou des maisons de tolérance, à celles qui vendent des publications obscènes, à toutes celles enfin qui favorisent les vices et les folies du genre humain. On dit qu'à Hambourg la fabrication des cigares est si considérable, que 10,000 personnes, femmes et enfants, pour la plupart, y sont occupés; on fabrique, chaque année, 150 millions de cigares, représentant une valeur de 6 millions de marcs ou 8,750,000 francs, et cependant si certains médecins ne sont pas dans l'erreur, tout ce travail, de même que le commerce de l'opium, nuit positivement au public, au lieu de lui être avantageux.

Sir James Graham signale les inconvéniens du *laissez-faire*, dans son discours du 15 mars 1844, sur la question des manufactures. « Trente-cinq mille enfants sont occupés à l'impression des étoffes de coton; la durée de leur travail est illimitée; ils commencent à six ans, et travaillent quinze heures par jour; il n'est pas même défendu de travailler la nuit. La législation a donc une tendance toute opposée á celle que lui à supposée mon noble ami. Il y a, pour ainsi dire, congestion de travail, en l'absence de toute législation, et déplétion, quand le *laissez-faire* cesse d'être en vigueur.» Trente-cinq mille enfants assujétis à un travail de quinze heures par jour! Est-il donc possible qu'une pareille abomination soit « avantageuse pour le public. » La concurrence est une sorte de guerre civile dont les femmes et les enfants sont les premières victimes, et les haines internationales n'ont point de cause plus puissante. La plus douloureuse des

pertes qu'occasionne la guerre, est celle des soldats qui se distinguent par leur courage et qui auraient brillé dans toute autre profession que celle des armes. Il était défendu, par un décret de Napoléon, de rendre une place de guerre avant d'avoir soutenu au moins un assaut, et cette défense était ainsi motivée : « Il est essentiel, à la guerre, de causer des pertes à l'ennemi, et comme les soldats et les officiers les plus braves se précipitent toujours les premiers à l'assaut, les pertes qu'on occasionne alors peuvent avoir la plus haute importance. » Le colonel Napier, qui rend compte de ce décret, dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule*, rapporte, en ces termes, un triste événement qui en fut le résultat au siége de Saint-Sébastien. « Les enfants perdus avaient déjà dépassé le jeu de la mine, et couraient le long du rivage, au milieu d'une pluie de bombes et de mitraille; leur chef, le lieutenant Macguire, qu'on distinguait à son plumet blanc, à sa belle stature et à la rapidité de sa course, volait en avant de sa troupe, emporté par le sentiment de sa force et de son courage; mais, au pied de la grande brèche, il tomba mort et les assaillants passèrent, comme une lame, par dessus son cadavre. » Telles sont de nos jours les luttes sanglantes de l'Europe! Le temps n'est pas sans doute éloigné où toutes les classes seront trop éclairées pour renouveler les horreurs de la guerre, et exposer à la misère des veuves et des orphelins, pour des idées d'honneur aussi fausses qu'impies. Quel bonheur pour le genre humain si les principaux personnages des pays civilisés, devançant cette époque, s'ouvraient à eux-mêmes une carrière vraiment glorieuse; si, guidés par les desseins évidemment conservateurs de la Providence, ils appliquaient

à la science, non plus au perfectionnement des instruments de destruction, mais à des institutions de bienfaisance aussi durables qu'utiles au public !

Les économistes peuvent soutenir que les observations d'Adam Smith ne s'appliquent qu'au commerce et aux manufactures ; mais on leur répondra que le principe de la concurrence, une fois établi publiquement dans quelque sphère d'action que ce soit, doit exercer une influence plus ou moins grande sur le caractère des individus et des nations. L'auteur de la *Richesse des Nations* paraît avoir eu la conscience de l'incompatibilité de ses principes économiques avec la morale chrétienne, puisqu'il composa lui-même une théorie morale plus conforme à sa théorie politique ; c'est ainsi qu'il s'exprime sur la guerre qu'entretient la concurrence :

« Comparer les frivoles mortifications du cloître avec les fatigues et les nobles périls de la guerre, supposer qu'un jour ou une heure passée dans les pratiques du couvent puisse paraître plus précieuse aux yeux du souverain juge du monde que toute une vie honorablement passée dans les camps, c'est assurément contraire à tout sentiment moral et à tous les principes suivant lesquels la nature nous apprend à régler notre mépris ou notre admiration. » (A. Smith, *Théorie des Sentiments moraux.*)

Pendant que les ministres de la religion invoquent les plus nobles motifs, les économistes soutiennent et encouragent les plus bas ; de là vient une confusion qui se répand dans l'esprit ; la vertu et le vice, le bien et le mal, sont mêlés ensemble, et il faut inventer de nouveaux mots pour exprimer des idées hétérogènes ; aussi nous parle-t-on d'une « louable ambition, » d'un « noble orgueil, » comme propres à remplacer ces motifs purs et élevés que toutes les institutions sociales devraient tendre à encourager et à fortifier,

s'il est vrai qu'au dessus de nous il y ait une Eglise et un Etat.

Si, après avoir nettement exposé une théorie chimique, un professeur se mettait à faire une expérience contraire au principe qu'il viendrait d'établir, il se déconsidérerait lui ou sa théorie. Or, a-t-on suffisamment réfléchi à l'esprit d'hérésie ou au scepticisme qu'inspirent à la jeunesse des institutions contraires à l'esprit religieux? a-t-on fait attention aux obstacles qu'elles opposent au progrès du christianisme dans des contrées lointaines, où le missionnaire, ce messager de paix qui part seul pour y proclamer les promesses de l'Evangile, trouve partout sur son passage la trace des bandes armées qui y ont porté le fer et la flamme?

Il semble que la condition du peuple soit suffisamment améiorée, du moment que le nombre des manufactures s'accroît sans inconvénients irrémédiables; de là vient que tous les projets économiques aboutissent à un systême, d'après lequel des milliers d'enfants sont enfermés du matin au soir dans une filature malsaine, et condamnés, au milieu du bruit et des ordures, à un travail invariable et fatigant; et c'est afin de donner à ce système un plus grand développement, qu'on attache à la liberté du commerce un intérêt toujours croissant. Il est très-probable qu'elle aurait pour résultat de confondre les intérêts de différentes nations et d'empêcher leurs chefs de les pousser ou de les forcer à se faire la guerre; mais elle aurait aussi pour effet immédiat d'enlever à l'agriculture des milliers de jeunes gens et d'enfants pour les livrer à la dévorante activité des manufactures et à leur influence corruptrice. Une philosophie plus pure enseigne que « le signe principal de la santé du corps et de l'esprit, est de désirer

peu de chose et de se contenter de moins encore ; » mais ce qui distingue principalement le matérialisme, c'est de multiplier les besoins factices, et d'encourager perpétuellement de vains et pernicieux désirs, sans jamais les satisfaire.

Pour que l'économie politique fût enseignée comme une science, il faudrait qu'elle traçât les règles auxquelles devrait être soumise la production de la richesse, ou s'il est permis de hasarder une définition, ce devrait être la science qui déterminerait le meilleur mode de production et de distribution du genre de richesse le plus utile pour le perfectionnement physique, moral, intellectuel et spirituel, et par conséquent au parfait bonheur de toute la population. En prenant cette définition pour guide dans nos recherches, nous aurions peine à reconnaître que « le meilleur mode de production » consiste à faire travailler des enfants douze heures par jour dans une atmosphère impure, ou que des articles de mode forment « un genre de richesse » utile pour un perfectionnement quelconque.

On nous dit que le système qui est enseigné dans la Grande-Bretagne ne diffère, quant aux points principaux, ni du catéchisme de J.-B. Say, ni des systèmes de Krausse et de Storch, économistes allemands, ni de celui du comte Starbeck, de l'ancienne université de Varsovie ; qu'il est conforme, en un mot, aux leçons de tous les professeurs de l'Europe ; mais l'égoïsme et l'immoralité qui règnent dans tous les états, l'accroissement que prend partout le paupérisme, ne démontrent-ils pas l'inutilité complète de pareils systêmes et leurs malheureuses conséquences ? L'économie politique est inconnue comme science dans tous les pays civilisés ; si elle était comprise et pratiquée comme elle devrait l'être, la

confusion et le désordre qui règnent aujourd'hui, feraient place à l'ordre et à de rapides perfectionnements. On ne songe nullement à la possibilité de réformer l'opinion publique en propageant le christianisme et de sages institutions; il faut toujours que l'impulsion soit donnée par la concurrence ; car les économistes paraissent dans tous les raisonnements préoccupés de l'idée que les besoins qu'enfante aujourd'hui le caprice, ainsi que nos goûts frivoles, ne doivent jamais être remplacés par les désirs raisonnables, la bienfaisance et l'activité de générations plus éclairées. Les lois de la production et de la distribution qui ont fait autorité pendant longtemps, tiennent à un état de choses particulier, et celles qu'on observe aujourd'hui portent un cachet d'imbécilité et de barbarie plus honteux que tout ce que nous offre en matière économique la société la moins avancée.

Avant que l'économie politique puisse être enseignée comme science, il faut qu'elle soit en harmonie avec tout ce qui l'entoure. On a dit quelque part qu'il n'y avait qu'une seule science, et que toutes les connaissances auxquelles on donne ce nom, ne sont que des divisions et des subdivisions d'un grand tout, qui a été partagé pour en faciliter l'étude; il n'est donc pas une vérité qu'on puisse opposer à une autre; il n'est pas une théorie qu'on puisse admettre relativement à la couleur des plantes, si elle n'est pas conforme aux lois de la chimie; l'agriculture ne s'occupe pas seulement de la diversité des sols, mais de la nature et des propriétés des plantes ou des graines que la terre est préparée à recevoir. Nulle théorie pathologique, anatomique ou autre, concernant le corps humain, ne serait reconnue comme vraie et élevée au rang de science, si elle répugnait aux vérités éta-

blies en physiologie, ou en tout autre connaissance relative à notre enveloppe charnelle. De même, la morale et l'économie politique doivent en ce qui concerne les rapports de l'homme avec ce qui l'entoure, être soumises à des règles qui soient en harmonie entre elles, et l'on ne peut étudier ces rapports sans prendre également en considération l'économie du corps de l'homme, sa santé, sa moralité personnelle, son développement intellectuel, et son éducation religieuse; en un mot, il n'y a rien de plus faux que de supposer qu'un système d'économie politique puisse devenir une science, s'il n'est en rapport intime avec la nature et les attributs de l'être auquel il est destiné, et s'il n'indique les choses que devraient produire des hommes dont la nature charnelle serait dominée par des facultés et des pensées plus élevées, et la manière dont il conviendrait de faire la distribution de ces produits. Mr. Senior paraît avoir entrevu cette difficulté, lorsqu'il fut appelé à professer l'économie politique à Oxford; mais il s'en tira en déclarant que, comme économiste, il avait à s'occuper de la richesse, et non du bonheur, et qu'il se considérait non seulement comme excusable, mais comme tenu de laisser de côté toute considération qui n'aurait pas d'influence sur la richesse: c'était renoncer complètement à qualifier de science les théories qu'il enseignait. Qu'en résulte-t-il? non seulement que toutes les considérations d'un ordre plus élevé sont subordonnées à la production de la richesse, mais qu'on les perd de vue; et que les souffrances physiques du producteur, sa dégradation morale, son ignorance, n'ont aucun droit à l'attention de l'économiste, tant que la plus grande somme possible de richesse se trouve produite. On

regarde comme des lois immuables de la nature, les caprices de la mode ou les ravages de la guerre, qui causent des fluctuations dans la vente, et sur ces données essentiellement variables s'élèvent des théories erronées, aussi vite renversées que construites. Contrairement au divin conseil « d'élever l'enfant dans la voie qu'il doit suivre, » on met en avant des systèmes avec lesquels il est non seulement impossible de lui donner une éducation morale, mais difficile même de lui donner de l'instruction. (1)

La vraie théorie de la société comprend à la fois l'économie politique et la morale, et elle peut s'exposer ainsi :

Supposons que les enfants de cinquante familles différentes soient emmenés par leurs parents dans un coin reculé de la terre, afin de les élever dans l'esprit et la pratique du christianisme ; les uns ont la vue faible, sont difformes ou débiles ; les autres révèlent des talents supérieurs ; un de ces derniers étudie l'optique, un autre l'anatomie, afin d'assister leurs

---

(1) Il est curieux d'examiner comme d'un côté nous favorisons le vice et la misère, et comme d'un autre nous tâchons de les faire cesser, mais notre système tend tout entier à ces résultats. On soumet des enfants en bas age à des travaux pénibles et funestes ; quand ils sont grands, ces travaux ne conviennent plus à leur âge, et ils entrent dans le monde sans éducation morale et sans état ; le genre de travail qu'on leur a appris, ne leur sert à rien ; comment subsister ? Les enfants, par exemple, auxquels on fait faire des épingles, ne sont plus bons à ce travail lorsqu'ils arrivent à quatorze ou quinze ans, et il leur devient alors presque impossible de se procurer honnêtement de quoi vivre ; les directeurs de prisons vous diront que ceux qui ont des penchants vicieux, ont recours au vol et à la prostitution ; quant aux autres, ils succombent. LORD ASHLEY.

frères dans leurs infirmités ; ils réussissent plus ou moins, mais leurs efforts mêmes fortifient en eux les sentiments élevés, et les rendent plus chers à ceux qui reçoivent leur assistance. On veille avec le même soin sur ceux dont le caractère laisse à désirer ; les frères et les sœurs étant animés du même esprit, les forts assistant les faibles, tous resserrent entre eux les liens d'un amour chrétien. Voici pour la morale.

Maintenant n'est-il pas évident qu'avec ce zèle à se prêter une assistance mutuelle, et à remédier aux maux du corps et de l'esprit, ceux qui d'abord ne seraient que consommateurs deviendraient bientôt capables d'une vie plus active ; que par conséquent la production augmenterait, que les plus habiles auraient plus de loisir pour se livrer à l'étude, et travailler au bien général? L'économie politique serait ainsi d'accord avec la morale.

L'économiste (1) reprochera aux règles qui précèdent, de ne point créer de motifs pour un travail constant ; il soutiendra que pour entretenir l'activité, les parents doivent offrir aux enfants d'un grand talent, des stimulants plus puissants qu'aux autres, et donner à ceux qui font les plus rapides progrès, ou qui montrent le plus de capacité, une plus

(1) «Ne croyez pas que nos économistes cherchent à s'instruire dans la Bible! Ils découvrent la cause de nos embarras et de nos maux, non dans la constitution de la société, mais dans la nature humaine, et là même ils la cherchent, non point où l'on doit la trouver, c'est-à-dire dans son état depéché, mais dans son essence! Aucun professeur d'économie politique n'enseignera jamais comment le peuple devrait être mis à l'ouvrage, ni par où il faudrait commencer.—Dr. Southey.

large part dans le produit commun. C'est dire au fond qu'ils ne doivent pas aimer Dieu de tout leur cœur. En agissant ainsi sur leur égoisme, on inspirerait à tous de l'avarice et de l'ambition, aux mieux partagés de la vanité et de l'orgueil, aux autres, de l'envie et de la jalousie; on s'intéresserait moins aux infirmes ; on négligerait ceux qui seraient faibles de corps ou d'esprit, ceux chez lesquels les sentiments moraux laisseraient à désirer ; or non seulement le nombre des producteurs diminuerait d'autant, mais les désordres qu'amèneraient le besoin et le défaut d'éducation, forceraient de requérir des producteurs pour la répression des turbulents, et à mesure que ceux-ci deviendraient plus nombreux, non seulement la production diminuerait en proportion, mais il faudrait des juges et des prisons, des soldats et des casernes, une police et des corps-de-garde, des commissaires des pauvres et des hospices, des inspecteurs de manufactures et de nombreuses commissions.

Qu'un homme rappelle à son souvenir les actions qu'il a faites uniquement par un sentiment de devoir, et sans songer à son propre bonheur ; il reconnaîtra qu'elles lui ont procuré des émotions d'autant plus agréables qu'elles ont été faites avec plus de désintéressement. Combien il répugne à la philosophie et à la religion d'invoquer de sordides et pernicieux motifs que l'éducation devrait avoir pour objet de remplacer par de plus nobles sentiments, et que les païens eux-mêmes condamnaient :

Inveniuntur qui colant honesta in mercedem, et quibus gratuita virtus non placeat. At illa habet nihil magnificum in se, habeat quidquam venale. SÉNÈQUE.

«Dieu, dit un théologien moderne, a formé l'esprit de l'homme

de telle manière qu'il lui faut, sous peine d'être malheureux, se proposer pour but le bonheur de ses semblables. C'est pour cette raison qu'on voit échouer tous ceux qui travaillent à leur seul bonheur, et non à celui des autres; s'ils se mettaient au contraire à leur faire du bien, ils seraient heureux.»

Si la colonie suivait les préceptes de l'économie politique, c'en serait fait d'un principe dont l'inobservation a diminué, sinon détruit, le vrai bonheur des nations chrétiennes, c'est-à-dire de l'accord qui doit exister entre les préceptes et les actions. C'est ce principe qui met les grossiers habitants de l'Amérique du Nord en état d'élever leurs enfants, d'après la règle qu'ils considèrent comme celle du devoir ; c'est lui qui formait le principal attribut du fameux système du législateur de Sparte, qui produisit le caractère général que Lycurgue voulait établir ; et quand les nations Européennes l'apprécieront à sa juste valeur, il accomplira sa destinée en répandant les bienfaits du christianisme et en étendant les limites de la science.

Tous les voyageurs qui ont vu les Indiens de l'Amérique du Nord, ont rendu compte de l'exquise délicatesse de leurs sens. Ils distinguent les traces des différents animaux et celles des tribus ennemies, au point de reconnaître combien d'individus ont passé dans telle ou telle direction ; ils entendent et voient à des distances incroyables ; lorsqu'ils sont en guerre, ils restent parfois cachés en silence pendant des jours et des nuits, et ils s'élancent si adroitement sur leurs ennemis, que le bruit d'une feuille ne se fait pas même entendre. Mais ils n'excellent pas seulement dans ces exercices, auxquels ils se livrent avec délices pendant leur enfance, ils se distinguent aussi par leur fidélité à remplir certains devoirs

moraux. Ils entourent les vieillards de témoignages de leur respect; résignés au milieu des tortures, ils entonnent un hymne de mort, et déploient un courage qui n'a jamais été surpassé dans les plus beaux temps de la Grèce et de Rome.

Hunter, qui pendant son enfance fut pris par les Indiens et demeura longtemps avec eux, raconte une longue et dangereuse expédition qu'ils firent du côté de l'Océan Pacifique. « A la fin de l'hiver, dit-il, après nous être pourvus des objets de nécessité que nous pûmes trouver dans le pays, nous visitâmes la source où nous avions pris notre eau, et nous offrîmes nos actions de grâces au Grand-Esprit. C'est une coutume qu'observent les Osages, les Kansas, et beaucoup d'autres peuplades Indiennes, à la fin de l'hivernage, et c'est une cérémonie qui a son importance. Tous les sentiments religieux se manifestent dans cette circonstance, et l'on peut y contempler les muets et touchants rapports que le naïf habitant des forêts entretient avec son Créateur. »

A quelle cause mystérieuse ces prodiges d'adresse, de courage, d'abnégation, de piété, sont-ils dus? c'est à une éducation dans laquelle la pratique est conforme à la règle. Ce que les enfants apprennent de leurs parents ou des vieillards, fait le sujet de leurs conversations de chaque jour; ce qui leur est inculqué comme un devoir, est chaque jour mis par eux en pratique; l'association des idées est si bien comprise, que les jeux mêmes des enfants sont en rapport avec les devoirs qu'ils auront à remplir comme hommes; demeurant continuellement au sein de la société dans laquelle ils seront un jour appelés à jouer un rôle, les lois, les coutumes et les mœurs sont conformes aux principes de leur éducation, et leur caractère général se

façonne sous un ensemble d'influences admirablement combinées ; leur éducation commence à leur naissance, et ne finit qu'à leur mort.

Supposons qu'au lieu de ce mode d'éducation, on place séparément les garçons et les filles dans des institutions, où, privés de toute relation avec le monde, on leur mette sous les yeux des hiéroglyphes qu'il leur faille déchiffrer péniblement, pour y trouver l'explication de leurs devoirs ; supposons encore qu'allant de temps à autre chez leurs parents, ils les voient, non seulement négliger ces devoirs, mais mener librement une conduite toute opposée ; dans ce cas, l'instruction et l'éducation auraient deux tendances contraires, et il n'est pas difficile de deviner celle qui l'emporterait, en songeant à l'esprit d'imitation des enfants et à la force de l'exemple.

Bien que nous surpassions en intelligence les sauvages de l'Amérique, et qu'aux connaissances que possédaient les Grecs nous ayons joint le fruit des recherches et de l'expérience de plus de deux mille ans, ainsi que la lumière de l'Evangile, nous le cédons aux Grecs et aux Indiens dans l'art d'élever l'enfance ; et il faut en conclure, que dans la pratique nous avons commis quelque erreur grossière.

Pendant près d'un siècle on a douté de l'utilité de l'émulation en matière d'éducation. Dans son ouvrage sur le christianisme pratique, Wilberforce, exposant de main de maître les pernicieux effets que peut avoir un ardent désir de considération et d'éloges, a écrit ce qui suit : « C'est ce principe que les parents découvrent avec joie dans leurs enfants, qu'on leur inculque avec soin à mesure qu'ils grandissent, et que les écoles et les colléges ont pour but avoué d'exciter et d'entretenir sous les noms d'honorable ambition

et de louable émulation. » Comment peut-on espérer que les maux de la Société diminuent, lorsque l'on conserve un principe d'éducation que condamnent à la fois l'expérience et la religion ?

« Interdum puniunt immania scelera, cum alioquin scelerum irritamente prœbant suis. »

Les commentateurs du Nouveau-Testament font remarquer que lorsque le Sauveur chassa les marchands du temple, ses disciples furent tellement frappés de sa sainte indignation, si différente de sa douceur ordinaire, qu'il eut besoin de leur en expliquer la cause : or rien n'est plus propre à empêcher la charité chrétienne de se propager, que cet esprit de trafic et cet égoïsme qu'enfante la concurrence.

On nous cite fréquemment les inventions et les découvertes qui sont dues à la concurrence, comme si, sans l'esprit de rivalité, la société retomberait dans la barbarie, ou s'arrêterait dans la voie du progrès ; est-ce à lui que nous devons le *Paradis perdu* et les *Principiæ* de Newton, et Adam Smith n'a-t-il pas lui-même écrit ces paroles ?

« Une grande partie des machines appliquées dans les manufactures où le travail est le plus subdivisé, ont été originairement inventées par de simples ouvriers qui naturellement appliquaient toutes leurs pensées à trouver les moyens les plus courts et les plus aisés pour remplir la tâche particulière qui leur était dévolue. Dans les premières machines à feu, il y avait un enfant continuellement occupé à ouvrir et à fermer alternativement la communication entre la chaudière et le cylindre, suivant que le piston montait ou descendait. Un de ces enfants qui avait envie de jouer avec ses camarades, remarqua qu'en attachant avec un cordon le manche de la soupape qui ouvrait cette communication, à une autre partie de la machine, cette soupape s'ouvrait et se fermait sans lui, et qu'il pouvait ainsi jouer tout à son aise. Ainsi un des perfectionnements de ce genre de machines est dû à un enfant qui ne voulait que s'épargner de la peine »

Dans les écoles les mieux dirigées sous le rapport moral, l'émulation est maintenant en discrédit; et si l'on s'en passait dans celles de la Colonie, on l'exclurait aussi de tous les réglements. Il faudrait que les enfants et les adultes fussent gouvernés d'après les mêmes principes, ou la pratique ne serait pas conforme à la règle, et par conséquent il n'y aurait point d''éducation morale satisfaisante.

Milton, au commencement de son Traité d'Education, a posé ce grand principe: «Je suis depuis longtemps persuadé, maître Hartlib, qu'il n'est point d'objet ni de considération qui doive nous engager plus que l'amour de Dieu et du prochain, à dire ou à faire quelque chose qui soit digne de mémoire ou d'imitation.»

Lorsqu'on voit la jeunesse contempler avec admiration les nobles desseins, les fermes résolutions, les actes de vertu dont l'histoire conserve le souvenir; quand on voit la religion, secondée par la sollicitude des parents, corriger les écarts de la jeunesse et l'encourager à persévérer dans la bonne voie, n'est-il pas plus que superflu de lui administrer un stimulant moins pur et moins efficace? Et si ce stimulant, ainsi que les prix les plus magnifiques, sont des superfluités pour l'enfance, combien ne le sont-ils pas davantage quand la raison a été fortifiée et le jugement mûri par l'expérience; quand l'intelligence est convaincue de la vérité d'un principe plus élevé, quand les meilleurs sentiments sont rangés de son côté, et que l'habitude en a presque fait une seconde nature!

La concurrence aurait de moins funestes conséquences, si on n'avait à lui reprocher que de l'insuffisance; mais elle favorise l'envie, l'avarice, l'orgueil et l'ambition, elle entraîne hors du sentier du devoir et du bonheur, elle fait taire la voix

4

de la conscience, et amène une suite de maux qui se termine par la vengeance, la violence et la guerre. (1)

Il n'y aurait pas non plus d'accord entre la règle et la pratique, si elles se trouvaient elles-mêmes en désaccord avec les préceptes et les doctrines de la religion. Lorsqu'on demande

---

(1) Jamais tyran, si impitoyable qu'il fût, ne fit souffrir au genre humain de plus affreux tourments que le système antichrétien qui règne aujourd'hui pour le malheur du peuple. Un despote renversé de son trône peut avoir un successeur humain et éclairé; mais qu'espérer, quand les gouvernants et les théoriciens affirment aux classes ouvrières, entourées de richesses immenses qui sont le fruit de leurs travaux, que leurs privations sont inséparablement liées à un système commercial; quand des hommes qui professent de la religion, déclarent que le triste sort de ces classes résulte d'un décret de la Providence auquel elles doivent se soumettre sans murmurer? Nous aussi nous les exhortons à « faire leur devoir dans la condition où il a plu à Dieu de les placer;» et le plus important de tous est de demander au parlement d'interdire aux fabricants d'employer prématurément des enfants en bas âge, souvent débiles, et de prendre des mesures qui contribuent mieux au bien-être du peuple, et soient plus conformes à l'esprit du christianisme. La déduction des ports de lettres, qui a été un grand bienfait, n'a été obtenue qu'à force de pétitions, comme beaucoup d'autres actes législatifs: mais leurs effets, si bons qu'ils soient, que sont-ils auprès de ceux qu'auraient des mesures destinées à rendre le travail moins dur, à faire cesser la misère, et à dispenser les bienfaits de la Providence d'après des principes de justice et d'équité? Voilà donc un moyen pacifique, mais puissant et irrésistible, d'accomplir une réforme glorieuse et bienfaisante, que les ministres de la religion appuieront avec zèle. Est-il un objet plus digne des efforts réunis de tous les habitants d'un grand empire? Est-il pour tout chrétien un devoir plus sacré que celui de relever un peuple de son abaissement, et d'arracher d'innocentes victimes à Mammon, et à une politique barbare qui fait la honte d'un siècle éclairé?

à l'enfant : «Quel est ton devoir envers Dieu ?» il répond : « Mon devoir envers Dieu, est de croire en lui, de le craindre et de l'aimer de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme et de toute ma force.» Ce langage exprime avec énergie les plus profonds sentiments de respect et d'amour ; rien n'est plus capable de provoquer de nobles et grandes actions, de relever l'homme de sa chûte, de le tirer de sa dégradation et de sa misère, de vaincre ses passions, de mettre en jeu ses plus nobles facultés, et de les consacrer au service de son Créateur.

La règle suivante serait parfaitement comprise et religieusement observée comme un devoir sacré :

« L'ENFANT QUI NAÎTRA ICI FAIBLE DE CORPS OU D'ESPRIT, SERA L'OBJET DES PLUS GRANDS SOINS.» (1)

On continuerait de mettre en pratique ce principe suivant tous les degrés de faiblesse et de force, les plus forts aideraient les plus faibles ; les plus capables ne tarderaient pas à faire accepter tacitement leur supériorité, et leur conduite, réglée d'après l'amour de Dieu et du prochain, obtiendrait en retour les sympathies de la colonie dont le bonheur serait l'objet de tous leurs soins. On préviendrait leurs désirs et on leur donnerait spontanément beaucoup plus qu'ils n'eussent gagné en stipulant à leur profit d'autres récompenses que celles que Dieu a attachées à la bonne conduite, et dont aucune autre ne peut surpasser le prix et la douceur. Ceux qui viendraient après eux sous le rapport de la capacité, deviendraient aussi plus utiles, suivant que leurs sentiments moraux seraient propor-

(1) Hoc maxime officii est, ut quisque maxime opis indigeat, ita ei potissimum opitulari.—CICÉRON.

tionnés à leurs talents et à leur intelligence. On traiterait les moins capables avec sagesse et avec bonté ; ils seraient plus dociles et plus capables de se perfectionner ; pleins de reconnaissance pour leurs protecteurs, ils s'acquitteraient de leurs fonctions avec zèle, et on tirerait le meilleur parti possible du peu de talent qu'ils posséderaient, tandis que les plus capables feraient eux-mêmes de plus grands progrès en instruisant les autres.

Dans sa description d'une église fidèle, le grand apôtre donne, pour le gouvernement des sociétés humaines, une règle aussi sûre que celle que le divin exemple de notre Sauveur offre à chaque homme pour sa conduite personnelle.

« Qu'il n'y ait pas de schisme dans la communauté; que les membres aient le même soin les uns des autres. Si l'un d'eux souffre, que tous les autres en souffrent; ou si l'un d'eux est honoré que tous les autres s'en réjouissent. »

S'il est difficile à des hommes d'arriver, ensemble ou séparément, à un haut dégré de perfection, ce doit être pour eux chose impossible, s'ils n'ont point un but également élevé. Jusqu'à présent nous avons fait fausse route en recherchant la richesse comme un moyen de nous procurer des objets éphémères; nous ne sommes donc point préparés pour une plus noble entreprise.

Ce serait un projet chimérique que de vouloir confondre les différentes classes de la société, avec leurs différences de sentiments et d'habitudes, leurs intérêts contraires et leurs goûts divers; il ne faut donc songer à appliquer les dispositions nouvelles qu'à une seule classe, celle des ouvriers sans ouvrage, et arriver, en évitant les obstacles qui

ont jusqu'à ce jour empêché tout perfectionnement moral, à établir peu à peu une communauté plus chrétienne.

Aucun homme n'étant responsable des maux qui tiennent à la marche des siècles, il y a lieu d'espérer que tous les citoyens, sans distinction de secte ni de parti, aideraient, de leur intelligence ou de leur fortune, les ministres des différents cultes à assurer des secours permanents aux indigents de leurs communions, en travaillant à la fondation d'établissements conformes au projet ci-joint. Arrêté par une Commission à Exeter-Hall, ce projet pourra recevoir plus tard une modification importante qui a été généralement approuvée, et qui serait ainsi conçue : « Après avoir assuré à la chapelle et aux écoles une dotation suffisante, on emploiera l'excédant au remboursement du capital, et les habitants devant acquérir dans l'intervalle l'expérience et les lumières suffisantes pour se gouverner eux-mêmes, deviendront dès lors propriétaires en commun de l'établissement. »

PROJET DE COLONIE CHRÉTIENNE.

Depuis 1839, où l'Evêque de Londres appela plus particulièrement l'attention du Parlement sur le sort des classes pauvres, leur détresse, surtout dans les arrondissements manufacturiers, n'a point cessé de fournir aux rapports officiels des détails affligeants. Lorsque dans des temps d'abondance et à une époque où la science a tant fait pour les commodités de la vie, on voit fréquemment reparaître et se prolonger parfois les mêmes privations et les mêmes souffrances, c'est un devoir pour des chrétiens de chercher sans relâche les moyens d'y mettre un terme.

On propose donc d'établir au centre d'une certaine éten-

due de terrain (mille acres, ou 404.58 hect. au moins), une communauté de trois cents familles, qui, sous une direction convenable, gagneraient par leur travail de quoi subsister et payer les frais d'établissement, plus l'intérêt du capital versé.

La principale occupation de la communauté serait l'agriculture, accompagnée de différents métiers que déterminerait le conseil d'administration.

On louerait le terrain à long terme (30, 40 ou 50 ans); on en cultiverait la plus grande partie, et on se réserverait la faculté de l'acheter en vingt années, moyennant une certaine somme annuelle. (1)

On peut évaluer ainsi qu'il suit les frais d'établissement :

300 Maisonnettes, contenant chacune quatre chambres, à 1875 fr. . .	562,500 fr.
Mobilier pour 300 familles	90,000
La Chapelle	75,000
Logements du Directeur et du Chapelain	75,000

A reporter...

(1) On peut, avec un travail extraordinaire, tirer de 1,000 acres (404,58 hect.), un produit brut de 450,000 frs. à un million par an, ainsi qu'on peut s'en assurer en lisant le Labourer's Friend Magazine de 1841, et les mémoires du Colonel Crighton; le produit s'est même élevé dans un cas, à 1,122,200 frs. par an. Voir aussi la lettre de Burns sur l'Emigration; on y lit qu'à Brighton, les dunes cultivées à la bêche ont donné jusqu'à 1050 frs. par acre (0,40458 hect).

	Report.
Salon de lecture, réfectoire et cuisine .	50,000
Ecoles, magasins, infirmerie, logements des maîtres d'école, des maîtresses d'école, du chirurgien, etc . . .	100,000
Mobilier des salles d'écoles et du salon de lecture.	5,000
Logement du secrétaire, salle du comité, logements d'étrangers, etc. .	50,000
Mobilier du logement du secrétaire et de la salle du comité	2,500
Ferme, logement de l'inspecteur, écuries	75,000
Ateliers, outils, etc.	50,000
Matériel de l'infirmerie	5,000
Ustensiles de cuisine	5,000
Total . .	1,145,000 fr.

Comme à cette somme il faudrait ajouter 356,000 fr., pour la nourriture et les vêtements de la première année, le capital nécessaire serait de 1,500,000 fr., qu'on formerait au moyen d'actions de 500 fr., de donations et d'emprunts.

Il résulte des tables de population de M. Rickman que, sur 1200 individus habitant le comté de Surrey, il y en a en moyenne

318 des deux sexes au-dessous	de 10 ans,
127	de 10 à 15,
680	de 15 à 60,
75	de 60 et au-dessus.
1200	

Or, 114 individus (1) de 10 à 15 ans produiraient à 4 fr. 80 par semaine,	29,639 f. 40	
641 individus de 15 à 60 ans, à 12 fr. par semaine,	416,650 00	
60 individus de 60 ans et au-dessus, à 6 fr. par semaine,	19,500 00	
815		465,789 fr. 40
De cette même somme il faut déduire :		
Traitement de l'ecclésiastique	7,500 fr.	
Salaires.	18,750	
Intérêts de 1,500,000 à 5 %	75,000	
Loyer	18,750	
Nourriture et vêtements de 1200 individus	234,000	
Impôts et frais imprévus . .	7,500	361,500 fr. 00
Excédant . . .		104,289 fr. 40

Chaque individu serait occupé, tant à l'agriculture qu'au genre de travail manuel auquel il serait le plus propre.

(1) Cet aperçu des recettes ne comprend le travail des enfants au-dessous de 10 ans; celui de 8 individus de la seconde catégorie, de 19 de la troisième, de 5 de la quatrième, en somme 32 occupés aux travaux domestiques; ni celui de 5 individus de la seconde catégorie, de 20 de la troisième et de 10 de la quatrième, en somme 35, qu'on suppose dispensés de travailler pour un motif quelconque.

Le système en projet permettant d'appliquer chaque genre de talent à l'occupation qui lui conviendrait le mieux, la production serait plus considérable que dans des systèmes où il est difficile de trouver à chaque individu la sphère d'action qui lui est propre et où l'industrie du plus grand nombre est peu productive, faute d'une bonne direction, ou même entièrement stérile.

L'objet qu'on se propose étant de donner au peuple des sentiments moraux et religieux, la production de la richesse serait subordonnée à cette tâche importante. Aussi a t-on voulu procurer à tous les' membres de l'association de raisonnables commodités, sans reculer devant un surcroît de dépenses, qui n'existerait point si l'objet de l'établissement était purement commercial.

Les habitants auraient une excellente nourriture qu'ils prendraient chez eux, s'ils le préféraient, des vêtements et des logements confortables, une bonne éducation pour leurs enfants, et du loisir, soit pour se livrer à d'honnêtes divertissements, soit pour s'instruire dans l'établissement ou ailleurs. A la fin de chaque année, une gratification pourrait être accordée à chaque famille, suivant les circonstances, et d'après une décision du Conseil d'administration. Tout individu pourrait sortir de l'association, en prévenant trois mois d'avance.

L'excédant de recettes servirait, pendant les premières années, à former une dotation pour la chapelle et les écoles, et plus tard à encourager des institutions de bienfaisance.

Les associés seraient plutôt aidés dans leur travail que remplacés ou humiliés, toute occupation étant subordonnée au perfectionnement moral et religieux ; l'Ecclésiastique, les

directeurs et les membres du Conseil d'administration donneraient aux familles des conseils d'amis et de chrétiens pour tout ce qui toucherait à leurs intérêts temporels et spirituels.

L'écclésiastique serait nommé par les Directeurs, sauf l'approbation de l'Evêque diocésain.

On ne ferait de versements que lorsque toutes les actions seraient prises, à moins qu'une partie du capital ne parût suffisante pour commencer l'entreprise ; dans ce cas, les actionaires seraient réunis en assemblée générale pour former un Conseil d'administration. (1)

En suivant la route tracée par la religion, non seulement on tirerait de l'association ses avantages les plus précieux et les plus durables, mais les œuvres du génie, de la philosophie et de l'art comprises, une plus grande somme de richesse se trouverait créée comme conséquence, qu'avec un système qui aurait pour unique objet d'en créer. Pour faire com-

---

(1) On a quelquefois révoqué en doute l'exactitude des faits rapportés dans la note relative aux produits obtenus au moyen de la culture à la bêche; mais ils ont pour eux de respectables autorités, et un journal digne de confiance rend compte, dans un numéro de 1843, d'un produit beaucoup plus considérable:

« Sur un terrain de trois acres et un quart (hect. 0,4045), situé à Chat-Moss, près de Manchester, et mis en culture il y a seulement trois ou quatre ans, on a récolté pendant la saison 595 charges de pommes de terre, pesant chacune 252 *pounds* (115 kil.), équivalant à 67 ½ *tons* (6,867,655 kil.), et valant 2£. 14 s. (66 f. 85c.) par *ton*. Le poids de la récolte paraît s'être élevé à 68 *tons* moins quelques *pounds*, et au prix ci-dessus mentionné, elle rapporterait plus de 183£. (4,575 frs.), ou plus de 56£. (1400 frs.) par *acre*.

prendre cette proposition, nous opposerons l'état actuel des choses au mode proposé pour occuper trois cents familles environ.

Aujourd'hui les douze cents personnes en question travaillent dans une nouvelle filature, dans le voisinage de laquelle elles ne peuvent trouver de logements convenables ; forcées de payer des loyers exorbitants pour des caves humides et des greniers affreux, elles vivent dispersées au loin, sans écoles pour leurs enfants, ni édifices pour le culte. Un certain nombre d'entre elles possèdent des talents naturels qui, développés convenablement, leur rapporteraient plusieurs guinées par semaine ; tandis qu'elles sont à peu près toutes réduites à un salaire uniforme et misérable, qu'on donnerait à un idiot pour quelque travail de machine. De temps à autre, l'ouvrage est suspendu faute de débouchés, ou l'établissement venant à faire faillite, les ouvriers se dispersent, le fabricant est privé du bénéfice qui était l'unique objet de ses désirs, et les travailleurs restent, non seulement dépourvus de toute éducation morale, intellectuelle et religieuse, mais ils perdent leurs faibles moyens d'existence. Si les talents qu'ils possèdent ne trouvent aucune occasion de se manifester, l'excès du travail ou de l'imprévoyance leur gâtent la main pour leurs travaux ordinaires, et la société fait une plus grande perte encore, lorsque faute d'avoir songé, comme elle le devait, au sort du peuple, elle se voit forcée d'appliquer les lois pénales.

L'établissement projeté ayant pour principal but l'éducation religieuse et morale du peuple, le christianisme en serait l'âme, et dirigerait toutes les opérations. On ne verrait pas les ouvriers chercher çà et là le pain qui périt, désirant du travail et n'en pouvant trouver. On considérerait

comme indispensable pour leur bonheur et leur perfectionnement, de les occuper constamment. On aiderait et on exercerait les talents remarquables qu'on regarderait comme un don fait par la Providence dans l'intérêt de l'association. La richesse sociale étant créée par le travail du peuple, les recettes dépasseraient de beaucoup la somme qui lui reviendrait sous forme de salaire ou celle qu'il consommerait, et les magasins étant abondamment pourvus plusieurs années d'avance, les travailleurs ne seraient plus exposés aux fluctuations de la vente, ni aux vicissitudes des saisons. (1)

(1) « *Bonneterie et Passementerie.*—La passementerie a éprouvé une sorte de commotion électrique par suite d'un chômage d'un mois dans la fabrique de MM. Herbert et Sneath Ce chômage vient de ce que le public suivant les modes françaises, les produits anglais ne sont plus demandés, et tôt ou tard le ministère sera forcé d'en revenir au système prohibitif de Pitt, pour protéger l'industrie nationale. La bonneterie en coton, surtout celle à façon, va fort mal. Les seuls articles qui soient dans un état florissant, sont les gants à bordure élastique et les filets à la mécanique.» Cet article, qui parut dans le Journal de Nottingham en juillet 1840, montre à quelles chances est exposé le bien-être des classes ouvrières, quelque prévoyantes et quelque laborieuses qu'elles soient. Les meilleures dispositions qui auront été prises pour l'éducation des enfants, peuvent être dérangées par le caprice d'une dame qui, en préférant tout-à coup un objet à un autre, force des centaines de familles à aller chercher au loin leur subsistance. Des milliers d'individus n'ont ni ouvrage, ni argent, parce que tel article n'est plus de mode, et des ouvriers bonnetiers sont sans pain, parce que le public ne veut pas d'ouvrages à façon. Les faibles lumières qu'ils doivent à une éducation bornée, leur font entrevoir qu'ils appartiennent à cette classe d'êtres que désigne le Psalmiste quand il dit: « Tu l'as fait un peu moindre que les anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur; » mais ils se voient moins bien traités par leurs semblables que des chiens et des chevaux.

Avant d'exposer les avantages immenses des établissements dont il s'agit, il convient d'établir sur quoi se fonde l'espoir d'un excédant de recettes considérable. D'abord, il y aurait économie dans la nourriture : dans l'état de choses actuel, le prix du pain comprend le bénéfice de six ou sept industries, depuis le moment où on sème le blé, jusqu'à celui où le pain est apporté chez le consommateur ; le prix de la viande et des légumes dépend de circonstances analogues. Dans l'établissement en projet, le blé serait récolté et converti en pain ; les bœufs, les moutons et les cochons seraient élevés sur les lieux. Les peaux seraient préparées pour servir à la fabrication des chaussures, des harnais, ainsi qu'à la reliure des livres. Presque tous les objets fabriqués le seraient avec la même économie ; par exemple, si l'on imprimait des livres dans l'établissement, si l'on fabriquait le papier et l'encre, si l'on y fondait les caractères, si l'on y reliait les volumes, tous ces objets pourraient y être complètement faits avec les matières brutes, au lieu d'être comme aujourd'hui transportés d'établissement en établissement, pour passer par les divers degrés de fabrication.

On trouverait une autre source d'économie dans la variété des travaux, car il y en aurait de convenables aux personnes débiles ou âgées, qui y trouveraient de l'amusement. Il n'y aurait donc pas la moindre perte sur la production.

Aujourd'hui trois cents familles ont autant d'individus pour préparer leurs repas ; il n'en faudrait que huit ou dix. Il est souvent difficile de trouver des ouvriers pour faire les foins ou la moisson ; presque tous les membres de la Colonie

pourraient s'y mettre, de sorte qu'il serait avantageux, non seulement de diviser, mais de concentrer le travail. (1)

On remarquera que dans les détails qui précèdent, on a évalué au minimum la valeur du travail d'un homme vigoureux, et cependant on trouve un excédant de plus de 100,000 francs. L'adhésion suivante a été signée par huit jeunes gens qui gagnent aujourd'hui par semaine, savoir : deux, frs. 25 20 ; un, 16 80 ; un, 20 40 ; deux, 32 40 ; un, 48 ; un 50 40, et un grand nombre d'autres jeunes gens, qui en moyenne gagnent autant que ces derniers, entreraient dans l'association sous les mêmes conditions.

« Les soussignés apprenant que les trois cents familles de l'Association chrétienne se composeront de personnes respectables, actives et bien portantes, déclarons adhérer à cet établissement et nous engager à prendre soin des membres qui, par l'effet de l'âge ou par toute autre cause, deviendraient incapables de travailler ; nous consentons de plus à ne recevoir qu'une part de produit égale à celle des autres, quelles que soient leur capacité et leur activité, pourvu qu'ils contribuent de leur mieux à la prospérité de l'établissement. »

Le jardin botanique serait d'un excellent rapport et intéresserait les étrangers. Il y aurait chaque année une exposi-

---

(1) Presque chaque année, une foule d'Irlandais des plus pauvres passe la mer, et se répand dans la Grande-Bretagne pour y chercher du travail. Il y a quelques années, la fenaison ayant été retardée par le temps dans les environs de Londres, un grand nombre de ces Irlandais se trouva réduit à une affreuse misère ; on en trouva cinq morts, dont deux près d'Acton, dans un fossé, deux dans la paroisse de Wilshed, et un près d'Hampstead ; leurs estomacs ne renfermaient qu'un peu d'oseille. S'il existait en Irlande des Colonies chrétiennes, les paysans y resteraient pour faire leurs récoltes, et l'agitation se calmerait bientôt.

tion d'horticulture où l'on vendrait des plantes et des fleurs, ainsi que des objets d'art ; mais il y en aurait en outre un magasin constamment ouvert aux personnes qui visiteraient l'établissement. Chaque année on lirait en assemblée générale, deux rapports, dont l'un sur les progrès de l'institution et l'autre sur l'état des écoles ; puis on procéderait à des examens ; enfin un concert vocal et instrumental, des exercices gymnastiques, des divertissements, pourraient donner de l'attrait à cette cérémonie, et amener un grand nombre d'étrangers. (1)

Les actionnaires, ainsi que ceux qui prêteraient de l'argent à la communauté, auraient un compte ouvert à l'établissement, et les achats qu'ils y feraient, dépasseraient probablement l'intérêt de leurs créances. Quand il existerait plusieurs associations chrétiennes, elles échangeraient entre elles, suivant les besoins et les localités, leur excédant de produits, de sorte qu'elles pourraient se passer d'argent comme moyen d'échange entre elles.

Les avantages économiques d'une pareille combinaison sont si évidents, qu'il est inutile d'insister sur ce point. Tous les services que sont appelés à rendre les sociétés de secours mutuels, les associations pour frais de sépulture, les écoles

---

(1) On fait observer que l'établissement étant obligé de soutenir la concurrence avec les producteurs du dehors, notre principe de non concurrence serait impraticable. Cette difficulté, d'abord inévitable, cesserait à mesure que le nombre des associations augmenterait. On a fait observer encore, que les fonctionnaires recevant des salaires, il n'y aurait point égale participation aux bénéfices; mais les fonctionnaires ne font pas partie de l'association, et n'ont droit à aucune part quelconque, ni dans la propriété, ni dans les produits.

particulières, les compagnies d'assurances, l'association chrétienne s'en chargerait avec plus de garanties et sans frais ; et toutes les améliorations en projet, depuis la construction de nouvelles églises et les Sociétés bibliques jusqu'au suffrage universel, avec quel promptitude et quelle efficacité ne les accomplirait-elle pas ?

ADMINISTRATION.

Si difficile qu'il semble au premier abord de mener à bonne fin ces établissements, on reconnaîtra, en se familiarisant avec le sujet, que le succès sera facile, dès que les diverses capacités qui abondent dans la société seront engagés dans les différents départements de l'Institution. Il est si différent de diriger des ouvriers récalcitrants qui ne pensent qu'à leurs salaires, ou des ouvriers de bonne volonté qui doivent tirer de leur travail des avantages présents et à venir, que sous de si favorables auspices, il faudrait probablement restreindre plutôt la production que l'encourager. Les directeurs généraux seraient choisis parmi les négociants et les manufacturiers habitués à conduire de grands établissements, et ils pourraient bientôt trouver parmi les habitants des administrateurs et leurs adjoints.

Le conseil d'administration pourrait expulser tout membre incorrigible ; toutefois la décision pourrait être déférée à des jurés choisis parmi les habitants, ceux-ci étant principalement intéressés au maintien de l'ordre.

Quand le peuple est dirigé vers le bien et traité avec justice et humanité, les corrections sont peu nécessaires. Le directeur arrangerait à l'amiable les petits différends qui

viendraient à s'élever, et ses fonctions toutes paternelles en feraient naturellement un auxiliaire de l'ecclésiastique.

La propreté, la précision et la tenue qu'on exige du soldat, ont un effet moral qui a été neutralisé jusqu'à ce jour, et par une foule de motifs, il conviendrait de prendre dans l'armée les directeurs. L'officier anglais joint à une excellente éducation pratique, de profonds sentiments d'honneur et de justice, et son expérience militaire lui apporte d'autres qualités importantes ; sévère pour la discipline, quoique plein de politesse, habitué à prévoir les événements et à former de vastes combinaisons, il acquiert dans ses relations avec les nations étrangères, la connaissance des hommes et des institutions. L'armée renferme une foule d'hommes doués d'un rare talent et d'une grande énergie, qui maintenant n'ont aucune occasion de les déployer ; la nécessité les a forcés jusqu'à ce jour à prendre part à la dévastation des plus belles provinces, à la destruction des villages ; mais leur ardeur et leur enthousiasme brilleraient avec autant d'éclat dans une entreprise plus digne de leur caractère élevé.

La plupart des dispositions de détail devant être laissées aux Conseils d'administration, nous offrons plutôt quelques avis, que nous ne proposons des règles permanentes que déterminera mieux l'expérience ; mais il convient d'examiner jusqu'à quel point les principes qui assurent en général le succès des entreprises commerciales, pourraient être appliquées dans les établissements en projet : ce sont l'exactitude, l'ordre, la discipline, surtout le sentiment du devoir, et la surveillance d'un maître ou de subordonnés revêtus d'une autorité et rétribués selon les produits. Or, tous les membres de l'association ayant le même intérêt qu'un maître d'établis-

sement, et la négligence ou la paresse de tel ou tel d'entre eux devant leur causer une perte à tous, chaque membre serait surveillé par tous les autres; et quant aux bonnes habitudes qu'il faudrait créer, on peut voir plus bas, au chapitre du perfectionnement moral et religieux, que rien ne serait négligé dans ce but. En attendant, du reste, que les membres obéissent à des motifs plus élevés, et fussent animés d'un meilleur esprit, on aurait autant de garanties de bonne conduite que dans d'autres grands établissements publics où les devoirs s'accomplissent avec une régularité exemplaire. Quand on voit le zèle avec lequel les employés de ces établissements remplissent leurs fonctions sous peine de destitution, et l'ardeur avec laquelle les places de ce genre sont recherchées, quel espoir ne doit-on pas fonder sur la crainte de perdre une position plus lucrative!

MEMBRES DE L'ASSOCIATION.

L'administration des établissements naissants devant présenter plus de difficultés que lorsqu'on aura recueilli les leçons de l'expérience, il sera nécessaire que les Conseils choisissent les membres suivant leurs moyens et en tenant compte des circonstances locales et autres. Il conviendrait d'éviter toute fabrication qui exigerait un grand nombre de bras et de se borner aux métiers de charron, de tanneur, d'imprimeur etc., outre les travaux agricoles. Les membres ne seraient pas plus gênés que d'autres ouvriers logés isolément, puisque leurs domiciles seraient également respectés. A l'expiration du temps qu'ils devraient à l'établissement, ils pourraient aller où bon leur semblerait; il y aurait aussi des lectures, de la musique, et

dans l'été, le mail, le jardin botanique et d'autres divertissements. Les parents auraient soin de leurs enfants, et les orphelins seraient confiés aux soins des veuves ou des époux sans enfants, afin d'avoir une éducation à la fois publique et domestique. Les actionnaires ne devant recevoir que l'intérêt de leurs versements jusqu'à leur remboursement intégral, ce serait aux membres de l'association qu'il appartiendrait de décider si des familles qui voudraient se retirer, avant que les habitants ne fussent devenus propriétaires par le remboursement des actions, obtiendraient une part dans les fonds disponibles. On pourrait prendre des mesures pour que les habitants pussent aller voir les amis qu'ils auraient loin de l'établissement.

EDUCATION MORALE ET RELIGIEUSE.

Cette éducation étant le principal objet de l'institution, tous les membres nécessairement accompliraient leurs devoirs religieux ; quand un baptême aurait lieu, le ministre expliquerait la nature et l'importance de cette cérémonie; s'il y en avait deux ou trois le même jour, on pourrait en célébrer la mémoire par une fête champêtre. La congrégation assisterait aux funérailles comme chez les frères Moraves, le ministre du culte prêcherait à cette occasion, et une musique vocale et instrumentale, appropriée à la circonstance, ajouterait à la solennité de la cérémonie. Des ecclésiastiques ont proposé de faire un service plus court pour les enfants; à présent ils vont à l'école du dimanche à neuf heures, y restent jusqu'à onze, et assistent ensuite au service jusqu'à une heure de l'après-midi ; en tout, quatre heures consécutives. Il y aurait

à l'école du dimanche des moniteurs en grand nombre, et l'on a pensé que si dix ou douze élèves missionnaires pouvaient être installés dans l'établissement, ils donneraient d'utiles exemples de bonne conduite, et acquerreraient eux-mêmes une foule de connaissances pratiques. On pourrait aussi établir des écoles normales dans les premiers établissements. Les parents ayant une occupation régulière, et n'étant point dérangés par des occasions de débauche ou de dissipation, seconderaient les efforts de l'ecclésiastique et les écoles ne seraient pas négligées sous de frivoles prétextes. L'utilité de l'association chrétienne consisterait surtout dans les facilités qu'elle procurerait pour l'éducation de la génération naissante ; au lieu d'être contraints de charger un étranger de remplir leur devoir le plus saint et le plus doux, les parents auraient le plaisir de coopérer à l'éducation de leurs enfants. En divisant le travail pour créer la richesse, on a jusqu'à ce jour enlevé à la mère une tâche pour laquelle la nature l'a éminemment faite, puisqu'en fait d'éducation le premier agent est l'amour maternel. Combien de grands hommes ont déclaré devoir leurs succès dans la vie, aux émotions qu'une mère avait la première excitées en eux ; et parmi les malheureux qui se sont perdus, combien ont amèrement déploré la négligence dont leurs parents s'étaient rendus coupables envers eux dans leur enfance ! «Une mère, a dit un écrivain, représente le Créateur. Le malheur et le crime n'élèvent point de barrière entre elle et son fils. Tant qu'elle vit, il a sur la terre un ami qui n'écoute point les médisances dont il est l'objet, qui ne l'abandonne pas dans la souffrance, qui le console dans le chagrin, et lui parle d'espérance quand il va tomber dans le désespoir. L'amour maternel n'éprouve point

de variations ; sortant de la source la plus pure, il répand le bonheur dans cette vallée de larmes, et ne s'arrête qu'au seuil de l'éternité. » Si un tel principe a été placé dans le cœur humain, c'est assurément dans un but aussi saint qu'élevé, et il est doux de prévoir l'époque où l'éducation morale et la culture de l'intelligence n'auront point d'instrument plus efficace.

« Il faut, écrit Tillotson, beaucoup de sagesse et d'activité pour faire valoir des biens considérables, beaucoup de talent, de savoir et de peines pour élever un bel édifice ; mais l'œuvre la plus admirable du monde, celle qui dénote le plus de sagesse et de soin, c'est de former un homme, d'en faire un modèle de piété, de justice, de tempérance et d'honnêteté. C'est pendant les premières années de la vie que doit commencer cette œuvre, afin qu'elle grandisse avec l'enfant, selon le conseil du sage : «Elevez l'enfant dans la voie qu'il doit suivre, et quand il sera grand, il ne s'en écartera pas.»

En voyant l'homme arriver à la maturité beaucoup plus tard que d'autres animaux dont la longévité est égale à la sienne, on comprend qu'en raison de sa haute destinée, il a besoin de se préparer plus longtemps à l'accomplissement de ses devoirs ; aussi, est-ce pour lui une perte irréparable, lorsqu'il emploie mal une partie quelconque de ses premières années.

INSTRUCTION.

Outre les influences morales qui élèvent l'âme et la fortifient, les enfants verraient chaque jour dans les ateliers, la science appliquée aux arts ; ils apprendraient les lois de la mécanique, se familiariseraient avec les travaux agricoles, avec les machines, et les travaux se succédant avec

régularité, leur fourniraient des sujets de conversations aussi intéressantes qu'instructives avec leurs parents. La pratique serait toujours portée pour corriger ou à éclairer la théorie ; la science et l'industrie, loin d'être incompatibles, ajouteraient chacune à leur puissance en agissant de concert. Le maître de l'école du dimanche irait passer une heure tous les trois jours chez les parents des enfants, et les entretiens qu'il aurait avec eux sur des objets d'enseignement, leur seraient fort utiles. Les adultes profiteraient de leçons familières que leur feraient l'ecclésiastique, le chirurgien, le maître d'école, sur l'éducation des enfants et sur la manière de se conduire envers eux, et ils comprendraient tout l'intérêt qu'ils devraient prendre à l'éducation même des enfants de leurs voisins, qui seraient les camarades des leurs.

A mesure que les parents sentiraient mieux leur responsabilité en ce qui concerne l'éducation de leurs enfants, ils seraient plus circonspects dans leur conduite, l'amour conjugal s'en accroîtrait aussi, et le caractère général de l'établissement éprouverait une sensible amélioration. Il se formerait un esprit public nouveau et meilleur, et les moyens les plus surs de perfectionner la génération naissante formeraient l'objet d'étude le plus intéressant et le plus général.

Parmi les merveilleux phénomènes de la création, nul n'a plus occupé l'attention que le rapport des moyens avec leurs fins. L'esprit de découverte a déployé tant d'ardeur, les desseins de la Providence se sont manifestés avec tant de suite, qu'il n'est point aujourd'hui d'objet, si insignifiant qu'il soit en apparence, qui ne paraisse avoir son utilité et sa valeur. Bien qu'on les découvre dans tout ce qui existe, les vues providentielles se manifestent de la manière la plus

frappante dans les qualités naturelles des êtres sensibles, et surtout dans l'attribut qui donne à l'homme un rang si élevé au sein de la création, dans le sceau divin dont il porte l'empreinte et qui témoigne de ses hautes destinées. Mais il est à craindre qu'au lieu de devenir plus profonde avec les années, cette empreinte ne devienne moins nette que dans l'enfance. Le grand nombre de personnes qui renoncent à l'étude au sortir des écoles, donne lieu de croire que le désir de s'instruire dans un but plus élevé, ne doit point se généraliser. On met en avant, comme autant de preuves de la bonté du système actuel d'éducation, les personnes, d'ailleurs en fort petit nombre, qui sont sorties des classes sans une invincible aversion pour l'étude ; tandis que leurs succès sont dus à une force naturelle de caractère qui triomphe d'obstacles inutiles et funestes à tant d'autres. Les jeunes gens des établissements en projet ne perdraient pas la plus belle partie de leur vie à étudier prématurément les langues anciennes ou étrangères ;(1) accoutumés à des travaux utiles et à

(1) Que dans un de ces établissements on enseigne à vingt enfants la physique, les sciences, y compris les mathématiques, et tout ce qui peut les intéresser ; qu'on les élève sagement et dans des principes religieux, sans leur permettre d'ouvrir une grammaire latine avant leur treizième année, et qu'alors on leur fasse étudier le grec et le latin ; on verra qu'en quatre ou cinq ans ils seront beaucoup plus avancés dans la connaissance des classiques que des élèves du même âge qui auront commencé plus tôt dans un de nos établissements d'éducation. On connaît les opinions de Milton sur ce point, et cependant on doit croire que ce grand auteur, dont les compositions latines sont tellement admirées, savait estimer à leur valeur les classiques de l'antiquité. Il en est de même de Langhorne, qui fait, dans la vie de Plutarque, l'observation suivante. « La méthode d'éducation des anciens Grecs avait

de mâles exercices, animés par de bons exemples, vivant au milieu des beautés de la nature, guidés dans leurs observations par de pieux instituteurs, ils ne trouveraient autour d'eux que des facilités pour leur développement moral; le langage sublime et figuré des Saintes-Ecritures serait mieux apprécié, et la divine harmonie qui existe entre la parole et les œuvres de Dieu se manifesterait d'une manière plus frappante.

Si parmi les divers talents qui viendraient à surgir, un jeune homme se sentait des dispositions pour l'astronomie et désirait un observatoire, qui du reste profiterait à toute la communauté, il y a lieu d'espérer que la plupart des membres l'aideraient à en construire un pendant leurs heures de loisir. Des serres, des musées, des écoles d'arts, ainsi que des instruments de physique et autres, viendraient ensuite.

---

un autre avantage de la plus haute importance; c'était d'initier de bonne heure les élèves à toutes les branches de la science philosophique. Ils n'employaient pas leurs jeunes années à acquérir des mots, mais par les études plus élevées auxquelles ils se livraient, ils acquéraient la connaissance des choses. Ils ne passaient pas comme nous jusqu'à dix années à étudier deux laugnes mortes; ce temps, ils l'employaient à étudier la nature, et à puiser dans son harmonie et dans ses lois les éléments de la science philosophique.» — « Caton, dit d'Israeli, jugea convenable d'apprendre le grec à quatre-vingts ans, comme Plutarque le latin, presque au même âge. Koornbert commença à quarante ans, à apprendre le latin et le grec, qu'il enseigna ensuite. Ogilby, le traducteur d'Homère et de Virgile, ne sut que fort peu de latin et de grec avant quarante ans.»

RÉPONSES A DIVERSES OBJECTIONS ÉLEVÉES CONTRE LE PROJET.

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION.

Si insouciants que nous soyons pour les besoins et les souffrances de la génération actuelle, on ne saurait nous accuser d'indifférence pour celles qui doivent la suivre; la crainte d'un excès de population a trop souvent arrêté la bienfaisance depuis une cinquantaine d'années, et amené un grand nombre de personnes à considérer la misère comme sans remède. Wallace est le premier, je crois, qui ait mis cette idée en avant dans son livre de l'Avenir du genre humain; il commence par décrire les merveilles que l'homme pourrait accomplir, et le bonheur dont il pourrait jouir, si les principes d'une association chrétienne étaient mis en pratique; puis il découvre tout-à-coup les inconvénients que pourrait avoir un encombrement de population, et il abandonne à l'instant le magnifique système qu'il vient de créer. Malgré son humanité bien connue, Malthus laissa de côté, soit indifférence, soit manque de confiance, le brillant avenir qu'avait fait surgir Wallace, et ne s'attachant qu'à la population, il s'efforça de prouver, par des calculs statistiques, qu'elle doublerait tous les vingt-cinq ans, sans les crimes, la misère, la famine et la guerre. Sentant qu'on pourrait considérer ces maux comme nécessaires pour en écarter un plus affreux encore, le même auteur appela l'attention publique sur ce qu'il nomma le frein moral, et sur la nécessité de faire comprendre à toutes les classes les inconvénients des mariages contractés de trop bonne heure. Quelques ob-

6

jections que l'on pût élever contre les systèmes combattus par Malthus, celle qui portait sur le principe de la population ne pouvait avoir de valeur qu'autant qu'il eût reconnu ces systèmes inférieurs à celui qui existe aujourd'hui sous le rapport de l'éducation morale ; car tout ce qui tendrait à épurer les sentiments moraux, à étendre l'esprit, à inspirer aux hommes plus de circonspection quant aux conséquences immédiates ou éloignées de leurs actions, rendrait moins probable tout mariage imprudent.

Pour avancer d'ailleurs que la population tend à s'accroître plus que ne le permettent ses moyens d'existence, il faut n'avoir en vue qu'une étendue de terrain fort limitée ; car les agriculteurs qui peuvent étendre suffisamment leur culture, produisent, non seulement des comestibles pour eux-mêmes, mais pour les personnes qui se livrent à un autre genre de travail, et pour l'exportation. Il en résulte donc que l'accroissement de la population détermine un accroissement plus considérable proportionnément dans les moyens de production, et il en sera de même tant que toutes les parties habitables du globe ne seront pas livrées à la culture.

Toutefois si peu fondées que soient les craintes de M. Malthus et de ses disciples, et si peu soutenables que soient leurs doctrines, il faut avouer que leurs calculs ne sont point exagérés. Sir Francis Palgrave ayant trouvé dans les archives un état de la population de l'Angleterre à une époque fort reculée, le communiqua à M. Hallam, qui en fit usage dans un mémoire lu en 1826 à la Société de Statistique.

« En supposant, disait-il, d'après le *Domesday Book* (livre du cadastre), que la population fût d'un million d'âmes vers

l'année 1086, et en divisant les 750 ans qui se sont écoulés depuis, en trente périodes de vingt-cinq ans chacune, nous aurons une progression géométrique dans laquelle la raison deux, élevée à la trentième puissance et multipliée par un million, nous donnera le chiffre de population que l'Angleterre aurait atteint en 1836, dans l'hypothèse que le progrès n'eût rencontré aucun obstacle de plus qu'aujourd'hui dans les Etats-Unis d'Amérique. C'est un calcul fort simple, et j'ai trouvé que la nation anglaise se composerait aujourd'hui de 10,68,852,224,000,000 âmes. Je ne sais si ce serait le cas d'appliquer le proverbe : Plus on est, plus on rit ; mais indépendamment de plusieurs autres inconvénients, je pense que nous nous trouverions fort gênés dans nos mouvements; car en divisant le nombre énoncé ci-dessus par le nombre de *yards* carrés (mètre 0.914) que contient l'Angleterre, j'ai trouvé 5,953 individus pour chaque *yard*.»

La question étant enveloppée de pareilles ténèbres, nous laisserons le soin de la résoudre à une génération plus éclairée, lorsque l'application des vrais principes d'éducation religieuse auront mis le genre humain en état de prendre une sage décision.

BUT CHIMÉRIQUE.

Nous rappellerons aux personnes qui tranchent les questions philosophiques sans les avoir étudiées suffisamment, ou qui ne sont point en état de les résoudre convenablement, à cause de leurs goûts et de leurs travaux antérieurs, un article qui fut inséré, en octobre 1808, dans le British Critic (Censeur britannique), au sujet d'une *Epître héroïque adressée à M. Winsor, inventeur brèveté de l'éclairage au gaz hydro-carbonique*, cet article commençait ainsi : « Cette production est une des plus heureuses, des plus piquantes, et des plus spirituelles satires qu'on ait faites depuis Swift sur une *illusion passagère*. On connait suffisamment la per-

sonne à laquelle les vers sont adressés, le sujet de ses travaux, la curiosité qu'il a excitée, et l'insuccès de ses tentatives.» L'*Athenæum*, qui était dirigé alors par le docteur Aikin et par Mme Barbauld, exprimait lui-même l'opinion suivante : « Un de nos amis nous disait, en plaisantant, que ce projet s'en irait comme il était venu, en fumée, et nous sommes portés à le croire. » Ne méprisons point les débuts, si humbles qu'ils soient ; car aujourd'hui que quarante ans se sont écoulés depuis lors, cette illusion passagère, cette fumée, répand la clarté du jour au sein de la nuit, dans toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique. Peu de temps avant la découverte de Winsor, ce phénomène était considéré comme un feu follet ; le poète l'appelait *crépuscule de salon;* et quelles révolutions a également accomplies cette autre puissance que le même poète décrivait ainsi : « La colonne de vapeur échappée du vase qui siffle en bouillonnant ! » Cette puissance, que l'on devina en la voyant soulever le couvercle d'une bouilloire, accélère maintenant avec une merveilleuse rapidité les relations des nations et centuple leurs richesses. Ne peut-il donc pas exister une puissance morale capable de produire des résultats plus magnifiques encore? Oui, cette puissance existe; mais où la trouver? Est-ce parmi ceux qui ont étudié les institutions des autres pays, qui sont profondément versés dans l'histoire, qui ont étudié les antiquités avec succès ? Les hommes à qui il a été donné de visiter la Grèce et l'Italie, en sont-ils revenus plus jaloux d'égaler la sagesse des anciens ? Les vertus publiques abondent-elles dans notre sénat ? Si la simple vue des objets d'art, qui retracent les charmes incomparables de la Grèce, était capable de nous donner d'aussi nobles sentiments, notre musée

n'est-il pas enrichi des dépouilles d'Athènes ? Si lorsque nous contemplons ces admirables productions du génie, ces marbres qui respirent, ces figures qui, toutes mutilées qu'elles soient, semblent pleines de vie et de mouvement, on nous rappelait qu'au temps de Phidias et dans le pays où il exerçait son art, il y avait des législateurs qui savaient façonner l'esprit humain; nous trouverions « des leçons dans ces pierres et du bien partout, » et le mieux serait de dissiper l'erreur qui fait croire que la vertu, le zèle pour le bonheur général, et les sentiments élevés sont les fruits d'un profond savoir. Il n'est pas de nos jours un écolier intelligent dont les connaissances ne dépassent, d'une manière incomparable, celles des plus illustres sages de l'antiquité. Il y a deux siècles seulement que le télescope est venu nous dévoiler l'immensité de la création, et réduire tout le système solaire à un point dans l'univers; que le microscope nous a révélé l'existence de myriades d'insectes, si parfaitement organisés, qu'on ne sait si c'est dans ses œuvres les plus petites ou les plus grandes, que la nature est le plus admirable. On a tellement analysé et divisé les quatre éléments des Grecs, que les chimistes ont découvert cinquante-quatre corps simples; les derniers travaux géologiques ont renversé tous les anciens calculs de l'âge du monde, et ont révélé une antiquité si reculée que les anciennes distinctions des temps anciens et des temps modernes n'ont plus aucun sens.

Mais si la science n'a pas développé cette puissance morale, doit-on la trouver au sein de la société ? Ce n'est pas du moins dans les subventions accordées aux écoles; car bien qu'elles aient presque seules le pouvoir d'arracher quelques membres de la génération naissante aux dangers et aux dé-

sordres qui les entourent, et bien que les maîtres misérablement rétribués remplissent au milieu des inquiétudes de la gêne des fonctions qui ne le cèdent en importance qu'à celles des ministres du culte, les riches ne donnent guère que les miettes qui tombent de leurs tables splendides ; ce n'est pas non plus dans les faibles souscriptions annuelles, qu'on peut trouver la puissance morale dont il s'agit, ni dans les legs charitables qu'on fait à son lit de mort, lorsqu'on ne peut plus jouir de sa fortune. C'est lorsqu'un pauvre villageois, guidé par ses principes religieux, donne à un voisin, plus pauvre encore, une partie de la nourriture qui suffit à peine à ses propres besoins ; c'est dans cet acte de charité que se manifeste la puissance destinée à accomplir ce qui serait impossible à toutes les armées du monde, et aux diplomates les plus consommés, puissance qui efface toute la science des écoles et toute l'éloquence des plus habiles orateurs, et à laquelle l'homme d'état et le législateur seront contraints de recourir, après avoir épuisé leurs expédients temporaires et même leurs plus profondes combinaisons politiques. Ce n'est point une puissance nouvelle ; comme celle qui a produit de telles merveilles dans le monde matériel, elle est aussi vieille que l'univers, et elle est restée inconnue ; ou plutôt perdue dans la chûte de l'homme, elle a pu reparaître de temps à autre, quand des hommes sont venus en attester la vérité par la sainteté de leurs vies, et elle s'est manifestée avec un incomparable éclat dans « Celui qui parla comme jamais homme n'avait parlé avant lui. » Pourquoi cette puissance s'est-elle depuis lors dérobée aux regards pour ne briller qu'à de longs intervalles ? pourquoi n'a-t-elle pas obtenu l'ascendant qu'elle méritait dans les conseils publics ?

pourquoi d'un côté déclare-t-on la guerre, tandis que d'un autre on prescrit le pardon des injures? C'est ce que peut seul connaître Celui dont les voies sont impénétrables.

SYSTÈME DE NIVELLEMENT.

Cette objection a lieu de surprendre, puisque l'établissement doit se composer d'associés volontaires ou dénués de tout; ils sont déjà tous sur un pied d'égalité et ne peuvent que s'élever; le nom de système d'élévation lui conviendrait donc beaucoup mieux. Mais de deux systèmes, dont l'un fait connaître les talents obscurs, encourage les talents naissants, et dont l'autre a fait d'un de nos plus grands poëtes un employé de l'accise,(1) quel est réellement le système de nivellement? Est-ce celui qui fournit des vêtements convenables à l'homme distingué par un talent original, ou celui qui forçait le plus grand moraliste(2) à dîner seul derrière un paravent, parce que le mauvais état de ses vêtements ne lui permettait de s'asseoir à la table commune? Est-ce celui qui calme les craintes et la susceptibilité du jeune homme de génie, ou celui qui poussa Chatterton au suicide, en le laissant dans l'oubli et dans la pauvreté? Est-ce le système qui fait écouter avec délices les chants de l'immortel Milton, et qui attribue aux productions de son génie une valeur inappréciable, ou celui qui donnait une misérable somme de cinq *pounds* (25 fr.) pour le plus sublime des poëmes épiques, bien que l'auteur fût aveugle et pauvre? Est-ce, pour nous rapprocher de notre époque, le système qui, par les soins dont il entoure de bonne heure

---

(1) Burns.

(2) Le docteur Johnson.

l'éducation du poète, lui inspire des sentiments moraux aussi élevés que son génie, ou celui qui par l'influence corruptrice de la richesse et des honneurs, a tellement altéré ou égaré un esprit admirablement organisé, qu'on s'est vu contraint de refuser une tombe au plus grand poète de son siècle ?(1) Les hommes de génie ont cruellement souffert des soucis rongeurs de la société. D'Israeli racontant, dans son ouvrage sur les hommes de lettre, comment Smeaton, Ferguson et La Caille parvinrent à se soustraire aux horreurs du besoin, fait observer que des milliers de jeunes gens se sont trouvés dans des situations analogues, sans avoir la même énergie; et l'on peut ajouter qu'un grand nombre de génies qui naissent dans l'obscurité, sont perdus pour la société ; car si sensibles qu'ils soient aux encouragements, la froideur et l'insensibilité du monde les fait bientôt reculer d'horreur. Quand le génie ne sera ni gâté par la richesse et par la flatterie, ni abattu par la pauvreté et par l'indifférence ; lorsqu'entouré de soins au milieu d'une communauté ebérie, il se consacrera au service de la religion, de l'humanité et de la science, que n'accomplira-t-il pas sous des auspices aussi favorables !

Ce ne sont pas encore là les seuls mauvais effets du vrai système de nivellement ; ne l'a-t-on pas vu abaisser d'une main le génie dans la poussière, et de l'autre, élever à des dignités qui devaient être réservées au talent et à la vertu, des sots et des libertins qui en profitent pour commettre des actes d'oppression, pour exercer leur penchant au mal, et donner à leurs mauvais exemples un dangereux éclat.

L'égalité qui existerait dans l'association, est expliquée par

---

(1) Lord Byron.

Saint Paul en ces termes : « Ainsi je ne veux pas que les autres soient soulagés et que vous soyez surchargés ; mais que, pour établir l'égalité, votre abondance supplée maintetenant à leur indigence, afin que leur abondance supplée aussi à votre indigence ; et qu'ainsi il y ait de l'égalité. »

SYSTÈME ARTIFICIEL.

On entend par artificiel ce qui n'est pas naturel ; on a soutenu que tout ce qui est fait par l'homme est naturel, parce qu'il fait lui-même partie de la nature ; mais nous ne voulons point recourir à un pareil subterfuge, et nous n'en avons pas besoin.

En quoi une fleur artificielle diffère-t-elle d'une fleur naturelle ? Dans celle-ci, toutes les parties sont dans une dépendance réciproque les unes des autres ; les sucs nourriciers absorbés par la racine et par les feuilles, circulent et répandent la vie dans toute l'économie de la plante, de sorte que la racine, la tige, les feuilles et les fleurs forment un tout complet qui charme la vue et l'odorat.

La fleur artificielle, au contraire, se compose de matériaux hétérogènes ; sa tige est en fil métallique, ses fleurs et ses feuilles en mousseline, et ses différentes parties s'éparpilleraient çà et là sans le lien qui les maintient ensemble ; elle a enfin la forme et l'apparence de la fleur naturelle, sans en avoir les qualités ni les vertus.

La société est naturelle à l'homme ; car sans elle, il deviendrait la proie des bêtes sauvages et ne pourrait subvenir à ses besoins. La sympathie en est une conséquence nécessaire, et quelque férocité que deux tribus sauvages déploient l'une contre l'autre, les membres de chacune d'elles peuvent

compter, si faibles qu'ils soient, sur la protection et les secours les uns des autres; les noms des individus dénotent leurs talents particuliers, et ceux qui entendent la médecine, soignent les malades par un sentiment de bonté ou de devoir, et sans aucune rétribution. Ils apprennent ainsi que l'union fait la force, et les intérêts publics et particuliers se consolident.

La société artificielle est celle dont les membres, n'étant pas unis par une sympathie commune, sont maintenus ensemble et préservés d'une dissolution complète par des moyens extrinsèques, tels qu'une police et une armée permanente; elle porte le nom de société, mais sans en avoir la forme ni les attributs, et se divise en classes dont les intérêts sont opposés et dont les membres n'ont même aucune sympathie les uns pour les autres. Les intérêts publics et les intérêts privés se choquent fréquemment, et le corps social s'affaiblit faute d'harmonie; le principe vital l'abandonne presque entièrement, les divisions intestines le déchirent, et des dangers le menacent du dehors. Sa richesse n'est pas équitablement distribuée; le plus grand nombre des producteurs est dans le plus affreux dénûment, tandis que les oisifs dissipent leur superflu. Des individus portent des titres honorifiques destinés dans l'origine à récompenser des vertus et des qualités dont ils sont eux-mêmes totalement dépourvus, et l'on maintient des formes et des cérémonies dont la cause première a depuis longtemps cessé d'exister. Les pauvres ne peuvent négliger leurs devoirs sans s'exposer à mourir de faim, tandis que les riches peuvent impunément négliger les leurs. Au lieu d'apprendre aux hommes à faire le bien, on les punit quand ils font le mal, et ceux qui ont

trop, jugent ceux qui ont trop peu, comme s'ils pouvaient se faire une juste idée de leurs tentations et de leurs épreuves.

Ce ne sont là que quelques-unes des iniquités d'une société artificielle qui se distingue par l'indifférence et l'injustice, et qui a pour résultats la fraude, le vol, l'incendie, le suicide et l'assassinat. Le système le plus conforme à la religion naturelle et révélée, doit être le moins artificiel, et telle serait la Colonie Chrétienne, qui, en entretenant parmi ses membres un esprit de charité éclairée, étendrait partout autour d'elle son influence bienfaisante.

IMPRATICABLE.

C'est l'épithète qu'ont appliquée au projet les personnes prévenues, qui ne veulent pas prendre la peine d'étudier un sujet de la plus haute importance, et ne daignent pas même alléguer des motifs à l'appui de cette opinion. Avant de pouvoir se prononcer sur la possibilité de mettre un plan à exécution, il faut d'abord s'assurer des chances de succès que présentent les moyens proposés. Or nous avons déja démontré que les ouvriers pouvant sortir et rentrer librement après les heures du travail en commun, préféreraient les avantages incomparables que l'établissement en projet leur offre dès à présent et dans l'avenir, aux positions les plus belles dans un système de concurrence. Mais comme la durée de l'association est garantie par l'influence qu'exercerait sur la génération naissante un ensemble de principes qui ont plus d'une fois prouvé, même isolément, leur efficacité,

beaucoup de ces avantages profiteraient également aux adultes; ce seraient :

Les soins des parents ,
La sollicitude de l'ecclésiastique ,
Une excellente éducation pour les adultes comme pour les enfants ,
Les exercices religieux ,
Une occupation regulière ,
Une précoce association d'idées ,
La force de l'habitude,
Une discipline égale à celle de l'armée ,
De plus grands encouragements au bien ,
Moins d'excitation au mal ,
Des secours dans la vieillesse ,
La protection assurée aux orphelins ,
Les agréments toujours croissants de l'établissement,
L'absence de toute inquiétude décourageante ,
L'influence des jardins et du spectacle de la nature,
Le goût des sciences ,
Les bibliothèques et les lectures ,
Et plus tard une part dans la propriété de l'établissement.

Il est incontestable que dans les circonstances actuelles, il est impossible de bien élever les enfants pauvres. Dernièrement un prélat, qu'on respecte autant qu'on l'estime, s'exprimait ainsi dans une circulaire adressée au clergé : « Dans les campagnes, ce sont les jeunes garçons de la paroisse qui font le supplice du pasteur. Echappés à la discipline des écoles, exempts de toute contrainte de la part de leurs parents,

et n'habitant plus comme avant chez les fabricants, ils sont comme le cheval ou le mulet qui n'ont pas d'intelligence, et qu'il faut retenir avec le mors et la bride, pour qu'ils ne s'approchent pas de nous. » Le même prélat déplorait encore, dans une circulaire plus récente, la misère qui force les gens du peuple d'envoyer de bonne heure leurs enfants dans les manufactures; et chaque année ne voit-elle pas s'augmenter tous ces maux ?

Si par « impraticable » on entend la difficulté d'exécuter le projet dont il s'agit dans l'état actuel de l'esprit public, nous sommes également de cet avis; mais si les principes sont vrais, n'est-il pas du devoir de tout chrétien de contribuer à désabuser le public de ses erreurs, afin d'apporter de prompts secours à l'humanité souffrante ? On a longtemps considéré les chemins de fer comme impraticables, et ce n'est que lorsqu'on en a construit un de Liverpool à Manchester, que l'opinion du public a changé. Mais l'association projetée a besoin d'être mûrement discutée dans son ensemble et convenablement appréciée dans ses détails, avant que les hommes capables de la diriger ne se présentent ; tout essai prématuré échouerait infailliblement et ne servirait qu'à fortifier les préjugés actuels. Si sur la foi d'une théorie imaginaire, on proposait de détruire d'anciennes institutions et de reconstituer la société, il y aurait sans doute lieu d'hésiter ; mais du moment que l'association respecte l'ancien édifice tout délabré qu'il est, du moment qu'elle ne demande que les débris qui s'en sont détachés et les matériaux de rebut, aucun danger n'est à craindre.

La Colonie Chrétienne ne blesse en rien les distinctions de classe ou de fortune; loin de troubler aucune des institu-

tions existantes, elle les affermit toutes et en développe quelques-unes; car il faudrait une église et des écoles pour chaque communauté de trois cents familles, qui sont aujourd'hui une charge, et même un danger, pour la société. A mesure qu'elle obtiendrait plus de crédit dans le pays, des capitaux qui dorment aujourd'hui et des bras qui manquent d'ouvrage, se présenteraient avec empressement pour y trouver un emploi avantageux; le mécontentement se calmerait, et une sphère d'action aussi intéressante qu'utile s'ouvrirait pour toutes les classes et tous les talents. Les grandes familles et celles des actionnaires pourraient visiter les écoles pleines d'enfants mieux tenus et plus capables de se former, encourager les études et l'horticulture, contribuer aux fêtes champêtres, etc.

APPENDICE.

On remarque le passage suivant dans le discours que le Ministre de l'Intérieur a prononcé pendant la dernière session sur les modifications à introduire dans la loi des pauvres.

« Il est constant, si triste que ce soit à dire, que le dixième de la population de l'Angleterre et du pays de Galles reçoit pendant le cours de l'année des secours sur la taxe des pauvres; ainsi 1,500,000 individus en reçoivent en Angleterre. Le montant de la contribution perçue pour cet objet, est fort considérable. Je puis en donner une idée : malgré tout ce qu'on a dit de l'inhumanité de la loi, de l'insouciance coupable des riches pour les besoins des pauvres, les contributions destinées à les secourir se sont élevées, depuis 1815 jusqu'à ce jour, indépendamment de tous les dons des particuliers et des établissements de charité, à la somme de £.200,000,000 (5,000,000,000), c'est-à-dire presque au quart du capital de la dette publique. »

Si un dixième de la population subsiste au moyen de la taxe des pauvres, on peut affirmer sans exagération qu'un autre dixième au moins éprouve les mêmes besoins, mais aime mieux mourir de faim, mendier, ou recourir au crime, que d'entrer dans la maison des pauvres; et peut-être y en a-t-il un autre dixième qui lutte contre les premières atteintes de la misère. La taxe des pauvres étant obligatoire et payée avec répugnance par des personnes qui ont presque autant besoin de secours que les pauvres eux-mêmes, on ne peut en présenter le produit comme une preuve de la bienfaisance

des riches, sans blesser toutes nos idées de charité, et sans oublier ce qu'est la charité chrétienne exposée par Saint Paul. Les riches sont les mêmes dans tous les temps, et sir John Graham ne peut ignorer quels dangers présente l'excès de la richesse d'un côté, et de l'autre, l'excès de la pauvreté. C'est de la justice, et non de la charité, que demandent aux hommes qui possèdent la richesse, ceux qui l'ont produite, ceux qui par leur seule industrie ont créé ces £.200,000,000, après avoir, par leur bravoure, terminé la guerre, consolidé la richesse de leur pays, et assuré son bonheur.

Dans la même séance, lord Ebrington présenta les observations suivantes :

« Connaissant une hospice où l'on pulvérise des os au moyen d'une machine, le membre demande à présenter quelques observations à la chambre. Si ces os doivent être pulvérisés, par qui doivent-ils l'être ? Est-ce par des ouvriers libres et indépendants, et non par des pauvres ? Le membre n'a pu entendre dire sans un vif étonnement que l'ouvrage qui est trop désagréable pour des pauvres, doit être fait par des ouvriers libres. Il a vu avec plaisir que la législation ne donnait pas le moyen d'empêcher la continuation de cet état de choses ; il croit devoir déclarer qu'il a contribué à ce que les pauvres fussent employés à ce travail, ce qui n'a rien d'injuste, et il espère que l'hospice de South Molton ne changera rien à cette disposition »

Ces opinions sont en parfaite harmonie avec les maximes de l'économie politique, et en contradiction, par conséquent, avec le précepte chrétien de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent. Il ne faut pas que le vieillard,

que ses infirmités, sa mauvaise santé ou des malheurs forcent, sans qu'il y ait de sa faute, à entrer dans la maison des pauvres, y trouve quelque adoucissement à ses maux dans une occupation ordinaire et moins malsaine ; il faut que le travail le plus dégoûtant lui fasse subir une humiliation et une incommodité encore plus cruelles. Lord Ebrington disait, dans la même séance, qu'il désirait qu'on rendît justice à une classe fort calomniée, aux économistes, et qu'il espérait qu'on ferait la même grâce aux commissaires de la loi des pauvres et à leur secrétaire, pour le zèle qu'ils mettaient à améliorer l'état sanitaire et moral des classes pauvres.

Les épithètes inexcusables dont les commissaires des lois des pauvres ont été l'objet, se trouvent compensées par les éloges réciproques de leurs amis. Pendant que les économistes revêtus du caractère de commissaires, proclament les vices de leur système, ils profitent eux-mêmes des palliatifs qu'ils recommandent, mais qui n'apportent aucun soulagement durable et réel. Si, au lieu d'améliorer l'état sanitaire de villes encombrées de population, ils la transportaient dans des lieux plus sains, où on lui procurerait une occupation constante, leur bienfaisance serait moins équivoque et on lui rendrait justice.

Quand un malheureux soldat est condamné à la peine du fouet, personne ne doute de la bienfaisance dn chirurgien qui est chargé de déterminer jusqu'à quel point on peut porter les souffrances du patient, sans compromettre sa vie ; mais on en douterait, si le chirurgien et plusieurs de ses confrères, connaissant le système d'éducation qui préviendrait l'indiscipline, refusaient de lui donner un appui qui en dé-

terminerait l'adoption et prolongeaient ainsi l'application d'une peine barbare.

Quelques commissaires qui ne sont pas contents de leur emploi lucratif, détournent certaines personnes de prendre part au projet d'association chrétienne, en prétendant savoir eux-mêmes qu'on finira par en adopter le principe, et ils tournent en ridicule les personnes qui, tout en condamnant la concurrence, s'en servent contre elle-même. Mais Platon et les autres auteurs qui ont tracé des plans d'association de biens en commun, étaient-ils coupables d'inconséquence en possédant des biens particuliers dans une société différemment constituée ? Quand des hommes de génie et de talent peuvent subsister uniquement au moyen de la concurrence, n'est-ce pas l'espoir d'une récompense pécuniaire qui peut en général les engager à consacrer leurs facultés et leur travail aux succès d'une entreprise?

Nous terminerons en posant quelques principes destinés à guider les personnes qui voudront donner leur appui au projet; tant qu'il n'existera pas une association chrétienne qui serve de point de ralliement à tous ceux que révoltent des calculs mercenaires, les principes de Mammon seront plutôt observés que les lois de Dieu, et les économistes continueront de diriger les conseils de la nation.

1. C'est une honte pour la nation que des causes de misère, aussi nombreuses que désolantes, se représentent si fréquemment, et que dans un pays où la richesse abonde et s'accroît sans cesse,(1) le peuple des villes et des campagnes n'ait qu'une occupation précaire et mal rétribuée.

---

(1) Nous avons vu dans ces derniers temps un état authentique de l'accroissement de la richesse nationale pendant

2. Ces maux proviennent en grande partie de la concurrence qui, en ne parlant qu'à l'égoïsme, fait naître l'envie et l'esprit de rivalité, empêche toute éducation morale, et est tout à fait incompatible avec le nouveau commandement.

3. Les luttes de la concurrence ont pris dans ces derniers temps une vivacité extraordinaire à cause des progrès rapides de la science, de la baisse qui en est résultée dans la valeur du travail, ainsi que des perfectionnements qui ont été introduits dans la fabrication et la distribution des produits des grands établissements, et qui n'enrichissent que quelques individus, tout en appauvrissant la masse.

4. Il serait fort difficile et fort dangereux d'apporter un changement subit à la constitution actuelle de la société, à cause de l'influence des habitudes établies et de la complication des intérêts des différentes classes ; on propose donc simplement de créer, entre des ouvriers sans ouvrage, des associations de travail et de bénéfice en commun.

5. La prospérité des établissements des frères Moraves et d'autres associations religieuses d'Amérique qui ont exclu la concurrence, permet d'espérer que des associations fondées sur les mêmes principes, ayant à leur portée de plus grandes facilités, et dirigées dans un esprit de bienfaisance éclairée, donneraient des résultats plus intéressants et plus heureux encore.

6. Il sera établi une société dans le but d'étudier et de faire connaître l'utilité d'une association chrétienne destinée à assurer au peuple un travail constant, une part convenable dans les produits, et une éducation religieuse pour les enfants.

---

cinquante ans, ou depuis 1791, année où M. Pitt l'évaluait à £ 1,300,000, jusqu'en 1811, année où on l'évaluait à plus de 6,000,000,000, c'est-à-dire cinq fois plus.

LETTRE ADRESSÉE AUX MEMBRES DU CLERGÉ DE LONDRES, EN 1843.

Mon Révérend,

Convaincu qu'avec la grâce de Dieu, le Clergé peut diminuer en peu de temps la misère et la démoralisation qui règnent dans les classes ouvrières, je prends la liberté de vous demander d'examiner le projet ci-joint, et de vous exposer pour quels motifs les ministres de la religion me paraissent en position d'accomplir facilement cette œuvre de charité envers l'humanité souffrante.

Persuadé que nulle classe ne connaît mieux que le clergé la misère du peuple, et n'est plus disposée à la soulager, j'ai soumis à l'université d'Oxford le projet d'Association, accompagné d'un plan transparent qui a été exposé avec l'autorisation du Vice-Chancelier.

A Cheltenham, le projet a été soumis, avec l'autorisation du Rév. Francis Close, à une nombreuse assemblée que présidait le Rév. John Sharwood, et à laquelle assistaient plusieurs ecclésiastiques.

A Leeds, où règne une grande misère, l'entreprise a été exposée en présence du vicaire et de vingt-cinq ecclésiastiques de la ville et des environs. A Sheffield, le clergé s'est fait donner de longues explications.

Dans ces différentes villes, un grand nombre d'ecclésias-

tiques ont manifesté le plus vif intérêt en faveur du projet, et exprimé le désir de voir s'établir une colonie modèle; tous, du reste, ont considéré l'enquête comme éminemment utile.

Pour être compris, un projet si vaste, qui embrasse les divers intérêts des hommes et leurs rapports mutuels, et qui est en opposition à la concurrence, demanderait même de la part des esprits les plus étendus, une attention soutenue qu'on n'a pas en général le temps de lui donner; mais toutes les fois qu'il a pu être étudié avec le soin et la maturité qu'exige l'importance du sujet, surtout aujourd'hui que les partis en viennent à des luttes dégradantes, et que le peuple se trouve dans une condition déplorable, on a reconnu non seulement que le projet était bon en théorie, mais qu'il réussirait probablement dans la pratique.

Le projet ayant attiré, lorsqu'il parut pour la première fois, l'attention de plusieurs ecclésiastiques distingués, une assemblée eut lieu pour étudier les meilleurs moyens de le faire connaître au public. On proposa alors d'examiner l'organisation des établissements des frères Moraves, afin que, si elle avait quelques rapports avec le projet, on pût les invoquer en sa faveur. On visita en conséquence les établissements de Herrnuth et de Klenwickie en Saxe, de Neuweid sur le Rhin, et de Zu Zeyst en Hollande, et on soumit le plan aux chefs de ces quatre communautés, si respectables par leur zèle, leur piété et leur expérience. Après l'avoir mûrement examiné, ils donnèrent, dans des déclarations signées par chacun d'eux, leur approbation au principe, et recommandèrent d'établir promptement une colonie modèle.

A Dresde, il fut longtemps étudié par le baron Lindenau, premier ministre, qui, après l'avoir approuvé, proposa de le renvoyer au ministre de l'intérieur.

A Dussenthal, près de Dusseldorff, le bienfaisant baron Von de Recke l'examina pendant plusieurs heures et déclara que s'il n'avait pas à diriger la Colonie agricole de 160 orphelins dont il est le fondateur, il contribuerait avec le plus grand plaisir à la réalisation de notre projet.

Du moment que les hommes compétents qui ont pu l'étudier convenablement, lui ont fait un accueil aussi favorable, il ne lui faudrait que la même attention de la part des hommes de bon sens en général pour remédier à la misère du peuple. J'ose croire que ce but pourrait être atteint par une assemblée d'ecclésiastiques, qui serait présidée par un des évêques ou par un grand personnage ; il lui suffirait de déclarer qu'il y a lieu de continuer les études déjà commencées, pour attirer aussitôt sur le projet l'attention publique.

Dans le cas où vous accepteriez cette proposition, je vous serais infiniment reconnaissant de me faire savoir si l'assemblée serait honorée de votre présence.

J'ai l'honneur, etc.

John Minter Morgan.

Pétition aux Chambres du Parlement Anglais.

Juillet 1842

Le pétitionnaire expose ce qui suit :

En voyant la misère inouïe qui afflige les classes ouvrières s'aggraver souvent à des époques d'abondance, on reconnait qu'il y a là un vice qu'on doit et qu'on peut corriger.

La part du peuple dans les choses qu'il produit lui-même, ne dépend pas de la quantité produite, mais de la valeur courante du travail.

Aujourd'hui la science est presque entièrement consacrée à la création de la richesse, et non pour le bien-être matériel et moral du peuple, mais pour son malheur.

On ne peut remédier à ce mal qu'en affranchissant les classes ouvrières des fluctuations de la vente, et en leur procurant une occupation régulière qui leur procure de quoi se nourrir, se vêtir et se loger convenablement, ainsi qu'une éducation morale et religieuse pour leurs enfants.

Dans un pareil système l'emploi des machines aurait constamment de bons effets, et l'on créérait plus de richesses que lorsque c'est le seul objet qu'on se propose.

Le pétitionnaire a soumis à de grands personnages, et surtout aux membres du clergé, un plan pour occuper et soutenir trois cents familles pauvres, et il a obtenu tout l'appui et l'encouragement qu'il pouvait désirer.

Des statuts ont été dressées à Exeter-Hall, par une commission dont faisaient partie plusieurs ecclésiastiques distingués.

Ce projet ne change en rien l'état de la Société, et n'a d'autre but que d'assister les pauvres gens sans ouvrage, qui garderont néanmoins leur rang actuel.

En cas de succès de la première colonie qui serait fondée, d'autres ne tarderaient pas à s'élever sur les mêmes bases, et toutes les précieuses institutions de la Société y puiseraient une force nouvelle, puisque chaque colonie de 300 familles aurait une église et des écoles.

Le projet comprenant une foule d'objets divers et de vues générales, une assemblée législative est plus apte à le discuter, qu'une classe quelconque de la Société; le pétitionnaire demande donc que la Chambre l'examine.

Pendant l'année 1844, le plan figuratif a été expliqué dans la *Clerical Library* (Bibliothèque du Clergé) de Liverpool, à un grand nombre d'ecclésiastiques; dans la *Collegiate Sunday School* (Ecole du dimanche de la Collégiale) de Manchester à d'autres ecclésiastiques; aux assistants, à une assemblée publique de l'Athénée; et avec l'autorisation du Rév. M. Mac Graff, aux maîtres et aux élèves de l'Ecole du dimanche de Manchester, dans les grandes salles de Sainte-Anne. A Bolton, le Rév. C. Lyons a bien voulu concourir à la convocation d'une assemblée dans son école de Saint-George; elle était fort nombreuse, et la plupart des membres du clergé de Bolton l'honoraient de leur présence. Le projet a été aussi exposé dans une assemblée publique à Derby.

FIN.



